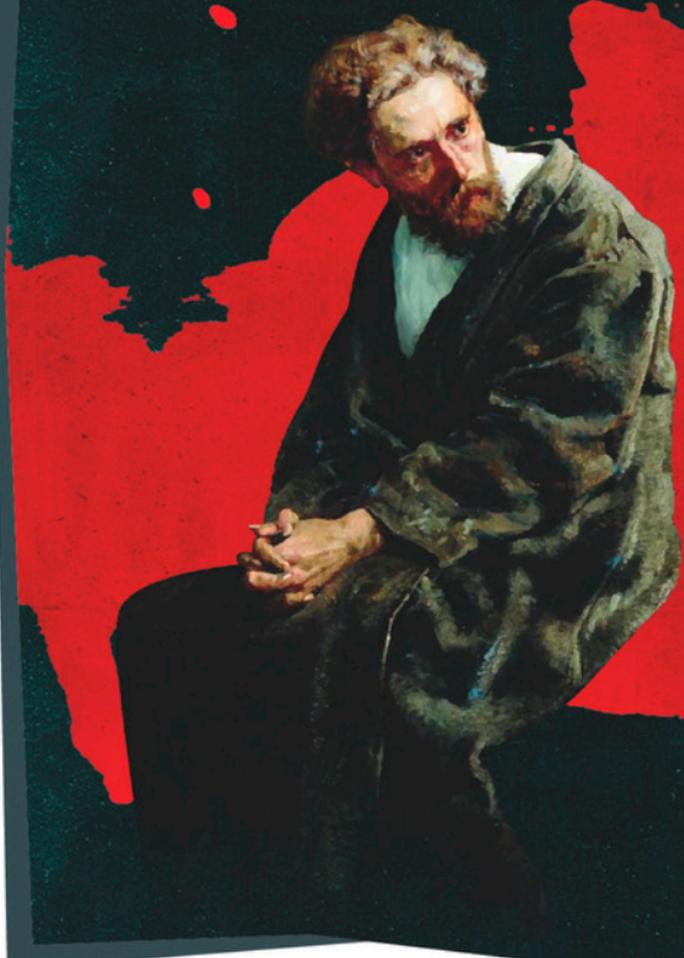


# Dostoïevski

## Crime et châtime

Traduction et édition  
de Pierre Pascal



GF

# Dostoïevski

## Crime et châtime

Débarrasser l'humanité d'un «pou» malfaisant, satisfaire son idéal de justice et s'illustrer par un geste sublime: tels sont les motifs qui poussent Raskolnikov à tuer une vieille usurière. Mais sitôt que la hache s'abat sur sa victime, l'étudiant perd la raison... Nul mieux que Dostoïevski n'a peint la déchéance d'un homme: terrifié à l'idée qu'on découvre son crime, en proie au remords, au délire et à la paranoïa, le coupable erre dans les bas-fonds de Saint-Pétersbourg, rongé par cet insoutenable secret.

Histoire d'une plongée en enfer, *Crime et châtime* (1866), qui tient à la fois du roman policier, de la fresque sociale et du récit psychologique, est l'un des chefs-d'œuvre de la littérature russe.

Traduction, présentation et chronologie  
de Pierre Pascal

Interview: «Jean-Philippe Toussaint,  
pourquoi aimez-vous *Crime et châtime*?»

Texte intégral

En couverture:

Illustration

de Virginie Berthemet

© Flammarion

d'après Vladimir Makovsky,

*Le Prisonnier*, 1882.



Flammarion

# CRIME ET CHÂTIMENT

*Du même auteur  
dans la même collection*

L'ÉTERNEL MARI.

L'IDIOT (2 vol.).

LE JOUEUR.

NOTES D'UN SOUTERRAIN.

RÉCITS DE LA MAISON DES MORTS (édition précédée d'une  
interview de Jérôme Ferrari).

DOSTOÏEVSKI

CRIME  
ET CHÂTIMENT

*Traduction, présentation et chronologie*

*par*

Pierre PASCAL

*Bibliographie mise à jour*

*par*

Victoire FEUILLEBOIS

GF Flammarion

© Flammarion, Paris, 1984.  
Édition augmentée et mise à jour en 2011 ; rééd. 2022.  
ISBN : 978-2-0802-7797-8

# INTERVIEW

---

« **Jean-Philippe Toussaint,**  
pourquoi aimez-vous *Crime et châtement* ? »

---



**P**arce que la littérature d'aujourd'hui se nourrit de celle d'hier, la GF a interrogé des écrivains contemporains sur leur « classique » préféré. À travers l'évocation intime de leurs souvenirs et de leur expérience de lecture, ils nous font partager leur amour des lettres, et nous laissent entrevoir ce que la littérature leur a apporté. Ce qu'elle peut apporter à chacun de nous, au quotidien.

Écrivain et réalisateur, Jean-Philippe Toussaint est l'auteur de plusieurs romans parus aux Éditions de Minuit, parmi lesquels *La Salle de bain*, *L'Appareil-photo*, *La Télévision*, *Faire l'amour*, *Fuir* (prix Médicis 2005) et *La Vérité sur Marie* (prix Décembre 2009). Il a accepté de nous parler de *Crime et châtement*, et nous l'en remercions.

**Quand avez-vous lu ce livre pour la première fois ?  
Racontez-nous les circonstances de cette lecture.**

C'était en 1979, au Portugal, sur les conseils de ma sœur. J'avais vingt et un ans, je n'avais rien lu auparavant, pas de littérature, seulement quelques perles isolées, comme *La Métamorphose* de Kafka ou *L'Étranger* de Camus. Je ne me souviens pas que *Crime et châtiment* m'ait particulièrement plu. Non, c'est bien au-delà de ça, c'est bien au-delà d'aimer ou d'admirer un livre. Mes yeux, simplement, se sont ouverts. Ce fut une révélation. Un mois plus tard, je me mettais à écrire.

**Votre « coup de foudre » a-t-il eu lieu dès le début du livre ou après ?**

Très vite, pendant, après, je ne sais pas, tout de suite, tout le temps. C'est ce livre-là, c'est *Crime et châtiment* qui m'a ouvert les yeux sur la force que pouvait avoir la littérature, sur ses pouvoirs, sur ses possibilités fascinantes. En m'identifiant au personnage de Raskolnikov, en connaissant ce frisson-là, de m'identifier à Rodion Romanovitch Raskolnikov – car je me suis tout de suite identifié au personnage terriblement ambigu de Raskolnikov –, je commettais un meurtre moi-même. En tuant cette vieille usurière – ce « pou », l'expression est de Raskolnikov –, j'accompagnais le cheminement de l'assassin, je pénétrais dans ses pensées, j'avais peur avec lui, je sortais en sa compagnie dans la rue et je montais, le cœur battant, chez la vieille usurière, une hache attachée dans l'intérieur du manteau, par une boucle spécialement cousue à cet effet (j'adore ce détail – pratique, vertigineux). En tuant, fictivement, cette vieille usurière dans un livre, c'est la première fois que je prenais conscience des pouvoirs terribles que pouvait avoir la littérature. Ce personnage – cet étudiant, cet assassin – c'était moi. Je présentais, sans pouvoir encore le formuler, qu'une des forces majeures de la littérature résidait dans son ambiguïté, dans son ambivalence. La littérature, c'était – ce devait toujours

être – du soufre, de l'incandescence, de l'acide. C'est parce que c'est à un assassin que je m'étais identifié que cette lecture m'a autant troublé.

### **Relisez-vous ce livre parfois? À quelle occasion?**

Non, je n'ai plus relu *Crime et châtiment* depuis cette époque. Seulement ces jours-ci, pour vous servir.

### **Est-ce que cette œuvre a marqué vos livres ou votre vie?**

Ma vie, certainement, l'orientation de ma vie. Avec cette lecture, un nouvel horizon s'est ouvert devant moi. Le crime de Raskolnikov a eu autant d'influence sur la vie du personnage de fiction qu'est Raskolnikov que sur la mienne, sur la personne réelle de vingt et un ans que j'étais à l'époque. Le crime de la vieille usurière de Pétersbourg a été *fondateur*, aussi bien pour la vie de Raskolnikov que pour la mienne – lui devenant assassin, et moi écrivain.

Mais il y a autre chose qui m'est apparu pendant la lecture de *Crime et châtiment*, quelque chose de souterrain, de secret, de subliminal, dont je n'avais pas conscience sur le moment, que je ne pouvais pas nommer et que j'ai mis longtemps à identifier. En relisant le livre, ces jours-ci, trente ans après ma première lecture, je crois que j'ai trouvé, c'est l'usage que Dostoïevski fait du « plus tard », de l'« après-coup », cette immixtion limitée, ponctuelle, du futur dans le présent, qu'en narratologie on appelle la prolepse et au cinéma le *flashforward* (le contraire du *flashback*). Cette brève intrusion de l'avenir dans le présent induit pour le personnage un sentiment de prémonition, et implique, pour l'auteur, une idée de destin :

Dans la suite, quand il se remémorait ce moment et tout ce qui lui était arrivé au cours de ces journées, minute après minute, point après point, trait après trait, il était toujours superstitieusement frappé par une circonstance qui au fond

n'avait rien de très extraordinaire, mais qui lui semblait constamment ensuite avoir été une sorte de prédestination de son sort.

La voici : il n'arrivait pas à comprendre ni à s'expliquer pourquoi, fatigué, épuisé, alors que le plus avantageux aurait été de rentrer chez lui par le chemin le plus court et le plus direct, il était rentré par la Place aux Foins, qui ne lui était pas du tout nécessaire. [...] Mais pourquoi donc, se demandait-il toujours, pourquoi une rencontre – aussi importante, aussi décisive pour lui et en même temps aussi parfaitement fortuite – sur la Place aux Foins (par laquelle rien ne l'obligeait à passer) s'était-elle présentée précisément à ce moment, à cette heure, à cette minute de sa vie, avait-elle coïncidé précisément avec un état d'esprit et des circonstances qui seuls pouvaient lui permettre, à cette rencontre, d'exercer l'influence la plus décisive et la plus définitive sur toute sa destinée ? On aurait dit qu'elle le guettait ! (p. 92)

J'éprouve une fascination absolue pour ce paragraphe, pour cette façon – le meurtre n'ayant pas encore été commis – dont Dostoïevski entrevoit, ou sait déjà, que Raskolnikov se souviendra plus tard de ce moment précis. Je pourrais presque dire, voilà, c'est pour ça, c'est pour cet usage de la prolepse que j'ai aimé *Crime et châtiment* (si je ne craignais de décourager les meilleures volontés). Il y a là pour moi un prodige, un tour de prestidigitation, une magie, mais qui n'a rien de surnaturel ou de féerique, qui est au contraire terriblement quotidienne, banale, prosaïque.

Cette figure fascinante de la prolepse, que j'ai dû pressentir lors de cette première lecture sans pouvoir encore la nommer, on la retrouve tout au long de *Crime et châtiment*, on pourrait presque dire qu'elle en est le chiffre secret. On pourrait multiplier les citations à l'infini. Par exemple : « Dans la suite, au souvenir de cet instant, Raskolnikov se représentait les choses de la façon suivante » (p. 451). Ou encore : « Lorsque plus tard, longtemps après, il se rappelait cette époque, il pensait que sa conscience avait dû parfois

s'estomper et que la chose avait duré ainsi, avec quelques intervalles, jusqu'à la catastrophe définitive » (p. 561). « Dans la suite », « au souvenir de cet instant », « plus tard », « longtemps après ». Et je ne peux m'empêcher de rapprocher cette douce litanie d'adverbes de temps des « plus tard » de mes propres livres. La première phrase de mon dernier livre, *La Vérité sur Marie*, n'est-elle pas : « Plus tard, en repensant aux heures sombres de cette nuit caniculaire, je me suis rendu compte que nous avons fait l'amour au même moment, Marie et moi, mais pas ensemble » ?

Mais, au-delà de la prolepse, est-ce qu'on peut dire que *Crime et châtiment* a influencé mes livres ? Non, je ne crois pas. En tout cas pas directement, et certainement pas par le style. Ce n'est que plus tard que je me suis intéressé aux véritables enjeux qui me semblent être au cœur de la littérature, les questions de forme, de manière, de rythme, de construction : la subtilité et le raffinement. Dostoïevski n'est sans doute pas un grand styliste. Qu'importe. *Crime et châtiment*, je l'ai pris dans la gueule. Avec *Crime et châtiment*, je découvrais la puissance de la littérature, pas ses finesses.

### **Quelles sont vos scènes préférées ?**

La scène du crime. J'aime particulièrement la précision des descriptions des lieux, la géographie mentale très précise de l'immeuble de la vieille usurière, la façon dont on visualise très bien son appartement. On pourrait imaginer un lent travelling avant depuis la rue, la porte cochère, la cage d'escalier, le palier, la porte qui finit par s'ouvrir, la vieille qui nous ouvre et qui nous laisse entrer...

J'aime aussi les scènes où Raskolnikov est seul dans sa chambre, fiévreux, désœuvré, allongé sur son lit. Je me sens alors proche de lui, j'ai dû me sentir très proche de cet étudiant coupé du monde extérieur, fragile, idéaliste, rigide, paranoïaque. Je vois même une proximité thématique avec

les narrateurs de mes livres. Raskolnikov ne fait rien dans *Crime et châtiment*. Quand on y regarde de plus près, quelles sont ses actions, à part tuer ? Rien : penser, rester allongé, dormir, marcher.

Et, pour finir, la scène de l'aveu. C'est un modèle de réticence (du latin *reticentia*, silence obstiné), peut-être même le comble de la réticence, au sens premier qu'en donne le Robert : *Omission volontaire d'une chose qu'on devrait dire ; la chose omise*.

Car l'aveu de Raskolnikov est un aveu non dit, qui ne passe pas par les mots. Son crime, il ne peut pas le nommer. Lorsqu'il se rend chez Sonia dans l'intention de lui avouer le meurtre, il n'est pas capable de le formuler, il se contente de le lui faire deviner. Tout se passe dans le silence, dans le sous-entendu, dans des échanges de regards (« Il se passa une minute effrayante. Tous deux se regardaient l'un l'autre »), et la scène se termine ainsi, alors que Raskolnikov n'a toujours rien dit explicitement : « Tu as deviné ? chuchota-t-il enfin. » Et Sonia de répondre : « "Seigneur !" Ce fut un cri effrayant qui s'arracha de sa poitrine. Elle tomba sans forces sur le lit, le visage dans les oreillers » (p. 527). Voilà, l'aveu est fait, sans que le crime soit à aucun moment nommé.

Tout au long du livre, d'ailleurs, le crime est indicible, non seulement pour Raskolnikov, mais également pour ses proches (Sonia, Razoumikhine), qui ne peuvent que l'entrevoir parfois dans ses yeux, comme une ombre monstrueuse qui obscurcit un instant l'atmosphère entre eux, comme quand un nuage passe dans le ciel et éclipse un instant le soleil. Mais, ce qui est plus étrange encore, c'est que « la chose » – le crime, ce crime si difficile à nommer pour les personnages – semble même indicible pour l'auteur lui-même, qui s'obstine à tourner autour, qui l'évite en permanence, qui l'élude, qui l'esquive, tout en le sous-entendant sans cesse, en le mettant consciemment au centre de la moindre action du livre. Le crime de *Crime et châtiment* est

une sphère dont le centre est partout, la conférence nulle part. C'est un crime muet, que le lecteur, comme Raskolnikov, va devoir nommer, pour se délivrer du châtement tacite qu'il induit.

**Cette œuvre reste-t-elle pour vous,  
par certains aspects, obscure ou mystérieuse ?**

Non, son obscurité sulfureuse m'est toujours familière. Souvent, moi-même, avant de m'endormir, au chaud, les yeux fermés, dans la tiédeur des draps, j'ai ce fantasme étrange : tuer des gens, les pendre. Et j'en tire un plaisir délétère et maussade.

**Quelle est pour vous la phrase ou la formule « culte »  
de cette œuvre ?**

Aucun commentaire de *Crime et châtement* ne peut faire l'impasse sur la scène où se trouve réunie la trinité du livre. Il y a là, dans une image saisissante, rassemblés au bord du lit de la chambre de Sonia, l'assassin, la putain et la Bible : « La bougie depuis longtemps mourait dans le bougeoir tordu, éclairant faiblement, dans cette chambre misérable, l'assassin et la pécheresse, étrangement unis pour la lecture du livre éternel » (p. 423). Et c'est d'autant plus saisissant que c'est une des rares fois où Dostoïevski dit les choses explicitement, nomme aussi clairement Raskolnikov comme un assassin et Sonia comme une pute. Mais je préfère, comme toujours, l'ambiguïté du silence, la menaçante résonance du sous-jacent et des non-dits. La scène que je retiendrai tient à un simple échange de regards dans l'ombre d'un couloir entre Raskolnikov et son ami Razoumikhine : « Soudain Razoumikhine tressaillit. Quelque chose d'étrange avait passé entre eux. Une idée avait glissé, comme une allusion ; quelque chose d'effrayant, de monstrueux, qui brusquement avait été compris des deux côtés... Razoumikhine pâlit comme un mort » (p. 405).

**Si vous deviez présenter ce livre à un adolescent d'aujourd'hui, que lui diriez-vous ?**

« Pas de comparaison profane surtout », dit le bon père Ambroise du *Molloy* de Beckett. Mais, moi, la comparaison qui me vient à l'esprit, c'est *Columbo* (non pas que Porphyre évoque Peter Falk – quoique, on pourrait voir des points communs entre Porphyre et Columbo : même bonhomie paternelle, stratégie permanente du retardement, sens aigu de la digression). Non, cela touche à la structure même du récit. *Crime et châtiment*, comme la plupart des épisodes de *Columbo*, est ainsi construit que le lecteur sait d'emblée qui a commis le meurtre. Comme l'enquêteur le devine également et que l'assassin ne perçoit plus le monde qu'en fonction de son crime, tout le jeu vient de ce que rien n'est dit, que tout reste allusif, seulement évoqué, et plane comme une menace permanente au-dessus des personnages (et on sait, c'est un principe du jeu d'échecs, que la menace est toujours plus forte que l'exécution).

Mais, au-delà du jeu, il y a une vraie angoisse qui naît dans l'esprit du lecteur. Cette angoisse est littéralement insupportable dans *Crime et châtiment*, où l'on finit par brûler de dire, d'avouer, pour faire cesser les tourments de la menace et de l'attente vaine.

Cette angoisse, pourtant – réelle, brûlante, une vraie torture – n'est pas sans s'accompagner d'une certaine jouissance (on le voit bien dans *Columbo*, quand le lieutenant fait bouillir le suspect à petit feu, à notre plus grand plaisir).

\*

**Avez-vous un personnage « fétiche » dans cette œuvre ? Qu'est-ce qui vous frappe, séduit (ou déplaît) chez lui ?**

Raskolnikov, qui d'autre ? Ce qui me plaît – ou me déplaît – chez lui, c'est que c'est moi.

**Ce personnage commet-il, selon vous,  
des erreurs au cours de sa vie de personnage?**

Des erreurs ? Mieux, un crime.

**Quel conseil lui donneriez-vous si vous  
le rencontriez ?**

Je lui conseillerais de parler, de s'ouvrir, d'avouer, de se libérer par la parole, je lui conseillerais donc d'aller se dénoncer. D'expier son crime, de chercher la rédemption. Mais de le regretter, non. Dans ses *Carnets*, Dostoïevski dit, à juste titre, que, sans son crime, Raskolnikov n'aurait pas découvert en lui « de tels problèmes, de tels désirs, de tels sentiments, de tels besoins, de telles aspirations, un tel développement ».

\*

**Le mot de la fin ?**

« Un livre doit être la hache qui brise la mer gelée en nous », dit Kafka. La hache ? Je ne peux m'empêcher de faire le lien avec la hache dont Raskolnikov se sert pour assassiner la vieille usurière. C'est le tranchant scintillant de cette hache – la littérature – que j'ai vu briller pour la première fois dans *Crime et châtiment*.





## PRÉSENTATION

Si l'on demande à quiconque de citer un titre de Dostoïevski, c'est probablement à *Crime et châtiment* qu'il pensera. Peut-être n'est-ce pas le plus profond des ouvrages du grand romancier russe, bien qu'il soit riche, lui aussi, de signification politique et religieuse, mais c'est à coup sûr le mieux composé. Il se lit, vraiment, « comme un roman ».

L'intrigue est facile à suivre. Dès le début, vous êtes captivé ; bientôt cela devient hallucinant ; jusqu'au bout, vous demeurez dans l'émoi. C'est le plus angoissant des romans policiers. L'académicien Eugène Melchior de Vogüé, l'auteur du *Roman russe*, croyait que la plupart des Français ne pourraient pas achever la lecture de *Crime et châtiment* : « La puissance d'épouvante de l'écrivain est trop supérieure à la résistance nerveuse d'une organisation moyenne. » C'était, il est vrai, en 1886. Mais, plus récemment, Carco, après avoir passé cinq jours à « se gorger » du chef-d'œuvre russe, en était encore bouleversé. Il tressaillait au bruit d'une sonnette : n'était-ce pas l'assassin Raskolnikov qui revenait sur le lieu du crime ?...

C'est certainement par *Crime et châtiment* qu'il convient de s'initier à Dostoïevski.

Lui-même a voulu faire un livre « captivant ». Il venait d'admirer *Les Misérables*. Il avait traduit Balzac (*Eugénie Grandet*). Il s'était passionné dans sa jeunesse pour Soulié, Paul de Kock, Eugène Sue. Il n'a négligé dans *Crime et châtiment* aucun des procédés du roman-feuilleton (la publication se prolongea durant toute l'année 1866 dans la revue mensuelle moscovite *Le Messenger russe*). Scènes truculentes dans les bas-fonds, personnages interlopes, scandales,

catastrophes, action précipitée subitement retardée alors que le dénouement était déjà en vue, appel à des sentiments violents d'horreur, de pitié, d'indignation, d'attendrissement, mots à sensation, énigmes posées au lecteur, tout cela se trouve dans *Crime et châtiment*.

Mais cette histoire d'assassinat et d'assassin est aussi tout autre chose.

L'assassin n'est pas n'importe qui. C'est un étudiant pauvre. Il a été élevé dans les sentiments les plus purs. Sans doute, sous le coup des idées nouvelles, s'est-il éloigné de l'Église, mais il n'a pas oublié tout à fait l'Évangile. Il n'a pas de vices. Il sera toujours charitable et généreux. Il aimera toujours sa mère et sa sœur. Il a réfléchi sur la morale et la société. Il a publié un article. Pourquoi a-t-il donc résolu de tuer une vieille usurière ? Est-ce pour avoir de quoi terminer ses études et pouvoir ensuite subvenir aux besoins de sa mère et de sa sœur ? Est-ce par révolte contre la société, parce qu'une vieille femme inutile et mauvaise n'a pas droit à l'existence ? Est-ce en vertu de la théorie qu'il a exposée dans son article que l'humanité se divise en quelques individualités fortes, les Mahomet et les Napoléon, pour qui les lois ne sont pas écrites, et la masse immense des « créatures tremblantes », et pour se convaincre qu'il est parmi les forts ?

Tout cela cependant aurait-il suffi à conduire Raskolnikov jusqu'à la mise en pratique de sa résolution ? Mais voilà que, s'étant placé par cette résolution en dehors de l'humanité (Raskolnikov signifie « schismatique »), il n'est plus tenu par rien, et tout le pousse au crime. C'est d'abord la rencontre de la famille Marmeladov, où se reflète tout le désordre social : le père tombé dans l'ivrognerie et l'aboulie, la mère phthisique par excès de misère, la fille aînée prostituée pour nourrir ses parents et ses jeunes frères et sœurs. C'est ensuite une conversation entendue par hasard, pleine de renseignements défavorables sur l'usurière et aboutissant à cette conclusion d'un des interlocuteurs : « Je la tuerais et je la volerais sans le moindre scrupule. » C'est la lettre que

l'étudiant reçoit de sa mère : les avanies subies par sa sœur chez le riche propriétaire Svidrigaïlov et son prochain mariage avec un homme âgé et méprisable, mais capable par ses capitaux de venir en aide à la famille.

Ainsi, la question sociale est présente. Le malheur des « pauvres gens » et l'injuste prospérité des heureux de ce monde entrent dans la motivation du crime. La misère de l'étudiant famélique, moralement et physiquement harassé ; l'alcoolisme et sa suite directe, la ruine de la famille ; la phtisie et le dérangement mental ; la prostitution officielle ou déguisée sous un mariage sans amour ni estime ; les enfants que leurs mères envoient mendier et qui à sept ans sont débauchés et voleurs, voilà des phénomènes de l'époque, constatés par les statisticiens et les publicistes. Dostoïevski y est extrêmement attentif. Il y ajoute le cadre inhumain de la grande ville : les rues populeuses ; la Place aux Foins avec ses relents, ses asiles de nuit, ses cabarets ; les maisons-casernes avec leurs cours tristes, leurs escaliers sordides et l'abominable promiscuité de leurs logements sous-loués parfois non pas à la chambre, mais au « coin ». Quand vient par là-dessus la touffeur de juillet, l'énervement des nuits blanches, dans cette cité artificielle, absurde et malsaine, comment l'homme déjà chancelant ne serait-il pas disposé à passer la limite du permis, à « transgresser » ?

En face, de l'autre côté de la Neva, c'est le magnifique panorama de Saint-Isaac et des palais, la Perspective Nevski, son luxe et ses équipages, bref le monde des riches. Précisément à cette date, depuis l'abolition du servage en 1861, l'argent est roi. Propriétaires nobles qui disposent des sommes provenant de la cession d'une partie de leurs terres et parfois de la vente du reste ou encore de l'exploitation d'une distillerie, marchands patentés ou paysans enrichis, bourgeois, tous se lancent à qui mieux mieux dans « les affaires » : fabriques, industries, sociétés par actions. L'État a lancé ses premiers emprunts. Il accorde des concessions pour la construction de lignes de chemin de fer : source de gros bénéfices et occasion de gains inavouables. Des scan-

dales éclatent ; ils sont gonflés par la presse. L'empire des tsars entre à son tour dans l'ère du capitalisme : *Crime et châtimeut* est à bien des égards le roman de cette trouble période de transition.

Roman policier, roman social, il est aussi, et davantage encore, un roman d'idées. L'abolition du servage a été précédée par un puissant mouvement d'opinion, qui n'a fait ensuite que s'étendre et s'affirmer. Un livre vient de paraître en 1863, qui est comme l'illustration des idées modernes. C'est un roman fort ennuyeux, écrit et composé en dépit de tout art, mais la fièvre de renouveau est telle dans le pays que la jeunesse intellectuelle en a fait sa Bible, son guide dans la vie, son manuel de morale. Il a pour titre la question même que tout le monde se pose, *Que faire ?*, et pour auteur un martyr de la cause du progrès, Tchernychevski, alors emprisonné dans la forteresse des Saints-Pierre-et-Paul. Il prêche essentiellement le positivisme à la mode en Occident. La science fournit la réponse à tous les besoins et à toutes les questions. Les grands principes traditionnels ne sont qu'illusion. Le seul fondement d'une morale vraie est l'intérêt bien compris ; la conduite de l'individu ne dépend que des conditions qui lui sont faites : proposez à quiconque un avantage, et il est capable d'agir loyalement et « noblement ». Il faut donc instituer un état de choses où l'intérêt de l'individu coïncide avec celui de la collectivité. En attendant, l'« homme nouveau » vivra dans des « communes » ; il travaillera dans des coopératives de production ; il résoudra la « question féminine » par l'égalité des sexes (pleine liberté des unions et des séparations) ; il abandonnera les études privées de bases matérielles pour les sciences naturelles. Les personnages décrits par Tchernychevski, ces matérialistes, étaient d'ailleurs des hommes absolument purs, désintéressés, d'une rigueur morale exemplaire, de véritables idéalistes capables, malgré des ridicules, de susciter l'enthousiasme.

Dostoïevski connaissait bien les idées contenues dans *Que faire ?* C'étaient, pour une large part, celles de Fourier,

et il les avait lui-même plus ou moins professées dans sa jeunesse, lorsqu'il assistait aux samedis de Petrachevski. C'était pour les avoir défendues qu'il avait passé quatre années au bagne. Mais précisément, au bagne, il avait beaucoup appris sur la nature humaine en général et sur le peuple russe en particulier, et il s'était convaincu que ces vues optimistes étaient des utopies. Ensuite il avait été à l'étranger, et il avait jugé que le capitalisme industriel de Londres et le capitalisme petit-bourgeois de Paris étaient plus effrayants que la puissance commençante de l'argent en Russie. Le socialisme n'apporterait de remède ni à celle-ci ni à ceux-là, car il ne promettait à l'homme, en fin de compte, que le bonheur de la fourmilière. Il le privait de son bien le plus spécifique, la liberté. Il n'y avait de solution que dans le retour au christianisme, à ce christianisme évangélique dont le peuple russe avait, seul en Europe, conservé l'authenticité. Déjà dans les *Mémoires d'un sous-sol*, Dostoïevski avait amèrement vitupéré le rationalisme et la superstition du progrès. Dans *Crime et châtiment* ils sont raillés à maintes reprises : ce sont les personnages les plus odieux qui les incarnent, Loujine le tenant de l'égoïsme bien compris, et Lebeziatnikov « celui qui s'aplatit » (tel est le sens de son nom) devant les phrases à la mode. Et, surtout, la philosophie tout entière du roman est une réfutation du *Que faire ?* de Tchernychevski.

Car Raskolnikov était bien un de ces « hommes nouveaux » qui prétendaient ne se laisser conduire que par la raison ; son acte avait été superbement raisonné ; il avait été merveilleusement réussi. Or qu'est-il arrivé aussitôt après ? Premier imprévu, premier châtiment : après l'usurière rationnellement condamnée, il a été obligé de tuer sa sœur inoffensive, Élisabeth, une pure, dira Sonia. Deuxième déconvenue : il a aussitôt perdu la tête. Il n'est donc pas l'homme fort qu'il croyait être. Le crime a été rapide, le châtiment va être complexe et long. Avec un art consommé, Dostoïevski montre l'assassin physiquement miné : il ne tient plus en place, il a d'horribles rêves, il délire, il perd

connaissance ; l'auteur le montre mentalement désorganisé, tantôt voyant dans une parole anodine une allusion au sang qu'il a versé et se croyant découvert, tantôt venant dans la chambre de sa victime parler de la mare de sang qu'il y avait là, provoquant follement les soupçons du policier Zamiotov et ne s'arrêtant qu'à la seconde même où il allait tout révéler. Il ne peut plus avoir avec ses proches de relations normales : son secret le lui interdit. À qui peut-il se confier, sinon à Sonia, la prostituée ? Elle aussi a tué une vie, la sienne. Elle et lui sont les deux maudits. Mais Sonia ne vit pas comme lui dans les théories, elle est dans la « vie vivante », elle est chrétienne. Elle lui ordonne de se livrer à la police, pour expier. Alors, par la souffrance consentie, il ressuscitera à la vie. Le chapitre IV de la Quatrième partie, où Raskolnikov se prosterne devant Sonia comme devant toute la souffrance humaine et où Sonia lui lit l'Évangile de la résurrection de Lazare, est au centre du drame.

Raskolnikov n'est pourtant pas prêt encore à se livrer. On assiste à trois duels entre lui et le juge d'instruction Porphyre, où chacun argumente à sa façon : le premier est insolent, se fâche, commet des maladresses, un moment il va céder, quand se produit un incident, le coup de théâtre du jeune peintre Nicolas, qui lui rend courage ; le second, sûr de son fait, demeure froid, par moments ironique, plus souvent paternel. Pour que Raskolnikov, tout en ignorant le remords, aille finalement se livrer, obéisse enfin à Sonia, il faut les deux exemples contraires de Nicolas, qui s'est faussement accusé du meurtre « pour souffrir », et de Svidrigaïlov, acculé par le vide de sa vie d'hédoniste au suicide.

Ainsi, *Crime et châtiment* est aussi un roman psychologique. La psychologie du criminel, voilà – le titre l'indique déjà – son principal thème : les motifs qui l'ont conduit, ce qui reste chez lui d'humain, l'impuissance de la Justice et de ses peines à l'amender, la difficulté avec laquelle chemine chez lui le remords. Ce sujet a toujours préoccupé Dostoïevski depuis le bagne. Les *Récits de la maison des morts* exposaient les résultats de ses observations ; *Crime et*

*châtiment* les met en action. Et l'on aura des assassins encore dans *L'Idiot* et dans *Les Frères Karamazov*. Ces romans – et *Crime et châtiment* plus que tous – frappent les criminalistes par leur étonnante vérité.

*Crime et châtiment* est d'une inspiration profondément chrétienne. Raskolnikov va connaître le remords et la renaissance seulement parce que, le jour où il a demandé publiquement pardon à la terre et au peuple, il a accepté de souffrir. Sonia n'est pas, comme on eût pu s'y attendre, la courtisane au grand cœur des romans-feuilletons, mais bel et bien une sainte.

Nourri comme il l'est d'actualité et de pensée religieuse, politique, sociale, *Crime et châtiment* pouvait être un roman à thèse. On constatera qu'il n'en est rien. En effet, les trois thèmes parallèles mais entrelacés du crime, des Marmeladov avec Sonia, de Dounia, la sœur de Raskolnikov, avec Svidrigaïlov mettent en mouvement un grand nombre de personnages dont les fonctions sont très diverses. Certains ne font que passer, figurants sans nom, comme l'homme qui crie à Raskolnikov : « Assassin ! » D'autres ont un caractère qui joue son rôle dans les événements, comme Catherine Ivanovna Marmeladov (qui d'ailleurs a beaucoup de points communs avec la première femme de Dostoïevski, qu'il venait de perdre) ou comme la mère de Raskolnikov, aimante et courageuse mais simplette, ou comme la fière Dounia, cette « chrétienne des premiers siècles », selon Svidrigaïlov. Quelques-uns seulement, en plus de leur caractère, sont porteurs d'idées. Mais, parmi eux, il n'en est pas qui puisse être senti comme le porte-parole attitré de Dostoïevski.

On serait tenté de dire : surtout pas le personnage principal, Raskolnikov. Il est le héros « négatif » : il a été égaré par « certaines de ces idées mal digérées, bizarres, qui sont dans l'air ». Et cependant Raskolnikov représente la tentation de révolte sociale que Dostoïevski a connue jadis. Plus même : lorsque Sonia lui dit qu'elle prie le bon Dieu, son espoir et son réconfort, et qu'il lui répond « Et en retour,

qu'est-ce que Dieu a fait pour toi ? » n'exprime-t-il pas la révolte métaphysique de Dostoïevski devant le mal de la Création, cette même révolte dont plus tard Ivan Karamazov sera l'interprète passionné ?

La condamnation du rationalisme et du socialisme, qui est et qui sera maintenant et constamment la grande idée de Dostoïevski, c'est chez Razoumikhine qu'il faut la chercher : et pourtant cet ami de Raskolnikov, dévoué mais terre à terre, bien intentionné mais maladroit, un peu ridicule, et qui ne se pose, lui, aucun problème, ne saurait être pris pour le porte-parole de l'auteur.

Sonia a sans doute son approbation pour sa charité héroïque, mais sa foi naïve est bien loin de la sienne, qui émerge difficilement du « creuset du doute ». Marmeladov est touchant d'humilité, un sentiment que Dostoïevski admire et connaît ; mais ce « poivrot » est cause de trop de maux autour de lui pour être érigé en exemple.

En réalité, l'auteur est un peu partout dans le roman, et il a ses intentions générales : il ne s'en cache pas. Mais il laisse chaque acteur du drame s'exprimer selon sa nature. Chacun garde ses traits louables ou fâcheux. Même Svidrigailov est capable d'un bon mouvement.

Tous les personnages vivent pour eux-mêmes et ont entre eux les relations qui découlent de leur caractère et des circonstances. Leurs dialogues occupent les deux tiers du texte. Primitivement, l'ouvrage était conçu comme une confession de Raskolnikov. C'est seulement au cours de son élaboration que Dostoïevski jugea préférable d'introduire un narrateur : il était plus commode ainsi d'exposer les péripéties d'une intrigue complexe et les sentiments de ses nombreux participants. Mais bien que ce soit lui qui joue, entre les dialogues et les monologues, le rôle du narrateur, l'auteur se fait parfaitement oublier. C'est la vie même qui suit son cours, avec ses contrastes, ses heurts, ses affections, ses joies, ses peines, bref sa logique propre.

Cette vie est palpitante d'événements : ils suffiraient à remplir des mois, voire des années. Mais ils sont ici stricte-

ment contenus dans un temps dont tous les repères sont donnés avec précision. Entre la première visite de Raskolnikov à l'usurière et son arrestation, il s'écoule seulement quatorze jours, dont deux sont pris par les divagations de Raskolnikov, dans son demi-délire, à travers les jardins et les îles de Saint-Pétersbourg. Quand approche le dénouement, le rythme se précipite encore. Cette rapidité équivaut à l'unité de temps ; le cadre obsédant de la ville, que l'auteur ne manque jamais de préciser également, répond à l'unité de lieu ; l'organisation des trois thèmes et le groupement de tous les acteurs autour de Raskolnikov constituent l'unité d'action : ces trois caractéristiques font de *Crime et châtiment* un roman d'un genre nouveau, un roman-tragédie.

C'est le premier des cinq romans-tragédies de Dostoïevski. C'est en un sens le plus régulièrement dramatique, sans digressions philosophiques, sans dissertations sur les destinées de l'Occident et de la Russie, et pour ces raisons il a été maintes fois mis sur la scène ou utilisé comme scénario de films. Mais ne nous y trompons pas : seule la lecture du texte est capable de faire apprécier dans *Crime et châtiment* tout l'art et toute la pensée d'un homme qui s'efforçait d'exprimer sous la forme la plus convaincante les sentiments et les idées dont il vivait.

Pierre PASCAL



# CRIME ET CHÂTIMENT



# PREMIÈRE PARTIE

## CHAPITRE PREMIER

Au début de juillet, par un temps extraordinairement chaud, sur le soir, un jeune homme sortit de la chambrette qu'il occupait en sous-location dans la rue S... Il gagna la rue, et lentement, comme indécis, se dirigea vers le pont K...

Il avait heureusement évité la rencontre de sa logeuse dans l'escalier. Sa chambrette était située juste sous le toit d'une haute maison de cinq étages et ressemblait plutôt à une armoire qu'à un logement. La locataire chez qui il avait trouvé cette chambrette avec le repas et le service avait son appartement à l'étage au-dessous, et chaque fois qu'il sortait il lui fallait absolument passer devant la cuisine de cette femme, toujours largement ouverte sur le palier. Et chaque fois, le jeune homme, en passant, éprouvait une sensation de peur malade, dont il avait honte et qui lui faisait froncer les sourcils. Il était criblé de dettes envers sa logeuse et redoutait de la rencontrer.

Ce n'était pas qu'il fût si peureux ni si abattu. Tout au contraire. Mais depuis quelque temps il était dans un état de tension et d'irritation qui touchait à l'hypocondrie. Il était si plongé en lui-même et si isolé du monde qu'il craignait même toute rencontre, sans parler de sa logeuse. Il était écrasé par sa pauvreté ; pourtant même cet état de gêne avait cessé ces derniers temps de lui peser. Ses propres affaires quotidiennes avaient cessé absolument de l'occuper, et il ne voulait plus s'en occuper. Au fond, il n'y avait pas de logeuse qui pût lui faire peur, quoi qu'elle pût méditer

contre lui. Mais toujours s'arrêter sur le palier, écouter toutes sortes de sottises à propos de ces bagatelles de chaque jour dont il n'avait cure, toutes ces réclamations d'argent, ces menaces, ces plaintes, et avec cela avoir à trouver des échappatoires, à s'excuser, à mentir, — non, il valait mieux se glisser comme un chat le long de l'escalier et s'éclipser sans être vu de personne.

D'ailleurs, cette fois-là, cette peur qu'il avait de rencontrer sa créancière le frappa lui-même une fois dans la rue.

« À quelle grande chose je vise, et de quelles bêtises j'ai peur ! » pensa-t-il avec un sourire étrange. « Hum... oui... tout est entre les mains de l'homme, et tout lui passe sous le nez, uniquement par lâcheté... Vraiment, c'est un axiome... C'est curieux, de quoi les hommes ont-ils le plus peur ? Une nouvelle démarche, un mot nouveau sorti de leur bouche, voilà ce dont ils ont le plus peur... Au fait, moi, je bavarde beaucoup trop. Si je ne fais rien, c'est justement parce que je bavarde. D'ailleurs peut-être faut-il dire : si je bavarde, c'est parce que je ne fais rien. C'est dans ce dernier mois que j'ai appris à bavarder, couché des journées entières dans mon coin à réfléchir... au roi Dagobert. Allons, pourquoi donc suis-je en route maintenant ; est-ce que je suis capable de *cette chose* ? Est-ce sérieux ? Pas du tout. Alors c'est à flatter mon imagination que je m'amuse. Un jeu ! Oui, je le crois bien, un jeu ! »

Dans la rue, la chaleur était effrayante, et puis la touffeur, la cohue, partout la chaux, les échafaudages, les briques, la poussière, et cette puanteur caractéristique de l'été, bien connue de tout Pétersbourgeois qui n'a pas la possibilité de louer un chalet à la campagne, — tout cela du coup secoua désagréablement les nerfs déjà détraqués du jeune homme. L'odeur insupportable qui s'échappait des cabarets, particulièrement nombreux dans cette partie de la ville, et les ivrognes qu'on rencontrait à chaque instant bien que ce fût jour et heure de travail, complétaient le coloris mélancolique et repoussant du tableau. Une expression d'immense dégoût passa, l'espace d'un éclair, sur les traits délicats du

jeune homme. À propos, il était remarquablement bien de sa personne, avec de beaux yeux sombres, des cheveux châtain, une taille au-dessus de la moyenne, svelte et bien bâti. Mais bientôt il tomba dans une espèce de méditation profonde, ou même, plus exactement, dans une espèce d'hébétude, et continua sa route sans plus remarquer ce qui l'entourait, et d'ailleurs sans vouloir le remarquer. De temps en temps seulement il marmottait entre ses lèvres : l'habitude du monologue, comme il venait de se l'avouer. En cet instant il se rendait compte lui-même qu'il avait parfois le cerveau dérangé, et qu'il était très faible : cela faisait deux jours qu'il n'avait rien mangé, ou presque.

Il était si mal vêtu que tout autre, même avec l'habitude, aurait été gêné de se montrer en plein jour dans la rue avec de pareilles loques. Il est vrai que le quartier était de ceux où en fait de costume rien ne peut étonner. La proximité de la Place aux Foins, l'abondance de certains établissements et la population, formée surtout d'ouvriers et d'artisans, qui s'entassait dans ces rues et ruelles du centre de Pétersbourg, composaient un panorama général si bigarré qu'il aurait été bizarre au contraire de s'étonner d'y rencontrer une silhouette pittoresque. Mais il y avait déjà tant de mépris haineux accumulé dans l'âme du jeune homme que, malgré toute sa susceptibilité, parfois très juvénile, il n'était pas gêné le moins du monde de sortir en haillons dans la rue. Ç'aurait été différent s'il avait rencontré certaines personnes connues ou bien de ses anciens camarades, que d'une façon générale il n'aimait pas rencontrer... Pourtant, quand un ivrogne qu'on emmenait à cet instant, on ne sait pourquoi ni où, dans une énorme charrette attelée d'un énorme percheron lui cria soudain au passage : « Hé là, toi, l'homme au chapeau allemand ! » – tout cela lancé à gorge déployée, en le montrant du doigt – le jeune homme s'arrêta net et saisit son chapeau d'un geste convulsif. C'était un chapeau de chez Zimmermann, rond et haut, mais déjà tout usé, passé au roux, plein de trous et de taches, sans bords, et qui décrivait sur le côté de la tête un angle des plus ridicules.

Cependant ce ne fut pas la honte, mais un sentiment tout autre, ressemblant plutôt à de l'effroi, qui s'empara de lui.

— Je le savais bien ! murmura-t-il tout troublé, je le prévoyais ! C'est la pire des choses ! Une bêtise comme celle-là, un détail tout à fait banal peut gâter toute l'entreprise ! Oui, il est trop reconnaissable, mon chapeau... Il est ridicule, et c'est pour cela qu'il est reconnaissable... Avec mes loques, il fallait absolument une casquette, une vieille galette quelconque, plutôt que cette horreur. Personne n'en porte de cette espèce. On le remarque à une lieue, on s'en souvient... et surtout plus tard on s'en souviendra, et voilà un indice. Dans une pareille affaire, il faut passer le plus inaperçu possible... Les détails, les détails, voilà l'essentiel !... Ce sont ces détails-là qui vous perdent, toujours et partout...

Il n'avait pas beaucoup à marcher ; il savait même combien il y avait de pas depuis la porte de sa maison : exactement sept cent trente. Un jour il les avait comptés, à un moment où il s'était livré tout à fait à son rêve. À ce moment-là, il n'y croyait pas encore lui-même, à ces rêves-là, et il ne faisait que s'exciter de leur audace monstrueuse, mais séduisante. Aujourd'hui au contraire, après un mois écoulé, il commençait déjà à voir autrement les choses et, malgré ses monologues taquins sur son impuissance et son manque de décision, il s'était habitué presque malgré lui à voir dans son rêve « monstrueux » une entreprise, sans pourtant y croire encore complètement. Et maintenant ce qu'il venait faire, c'était *la répétition* de cette entreprise et à chaque pas son trouble allait croissant.

Avec un serrement de cœur et un tremblement nerveux, il approcha d'une maison de dimensions colossales qui donnait d'un côté sur le canal et de l'autre sur la rue X... Cette maison était toute composée de petits logements et habitée de toutes sortes de gagne-petit, tailleurs, serruriers, cuisinières, Allemands de diverses catégories, filles vivant de leur corps, petits fonctionnaires, etc. Les entrants et les sortants passaient en coup de vent sous les deux portes cochères et

dans les deux cours. Il y avait là trois ou quatre concierges. Le jeune homme fut très satisfait de n'avoir rencontré aucun d'entre eux, et sans avoir été aperçu se glissa immédiatement de la porte dans l'escalier de droite. L'escalier était obscur et étroit, un escalier « de service » ; mais tout cela il le savait déjà, il l'avait étudié, et tout ce cadre lui plaisait : dans une pareille obscurité, même un regard curieux n'était pas dangereux. « Si j'ai si peur maintenant, que serait-ce donc s'il s'agissait vraiment, un jour, d'arriver jusqu'à *la chose* ? » pensa-t-il involontairement, en arrivant au troisième étage. Ici lui barrèrent la route des soldats libérés qui faisaient les déménageurs et vidaient un appartement de ses meubles. Il savait déjà que cet appartement était habité par un Allemand chargé de famille, un fonctionnaire : « Donc, cet Allemand s'en va aujourd'hui, et par conséquent il n'y a plus au troisième, dans cet escalier et sur ce palier, qu'un seul appartement occupé, au moins pour quelque temps, celui de la vieille. C'est bien... à tout hasard... », pensa-t-il de nouveau, et il sonna à la porte de la vieille. La sonnette donna un son faible, comme si elle avait été de fer-blanc, et non de cuivre. Dans les petits logements de cette sorte et de ces maisons-là, elles sont presque toutes ainsi. Il avait déjà oublié le son de cette sonnette, et voilà que maintenant ce son particulier lui rappelait soudain quelque chose, qu'il se représenta clairement... Il eut un sursaut, tant ses nerfs étaient affaiblis cette fois-ci. Un instant plus tard, la porte s'ouvrit – une fente minuscule : l'occupante du logis examinait par cette fente le visiteur, avec une visible méfiance, et l'on n'apercevait que ses petits yeux brillants dans les ténèbres. Mais, ayant vu pas mal de monde sur le palier, elle s'enhardit et ouvrit complètement. Le jeune homme passa le seuil, entra dans une antichambre obscure coupée par une cloison derrière laquelle était une minuscule cuisine. La vieille se tenait devant lui silencieuse et le regardait d'un air interrogateur. C'était une vilaine petite vieille sèche et menue, d'une soixantaine d'années, avec de petits yeux aigus et mauvais, au nez court et pointu, la tête décou-

verte. Ses cheveux à peine grisonnants, plutôt blonds, étaient abondamment graissés. Sur son cou long et mince, pareil à une patte de poule, était enroulée une sorte de torchon de flanelle, et sur ses épaules, malgré la chaleur, ballottait une pèlerine de fourrure toute jaunie et pelée. La vieille ne faisait tout le temps que tousser et geindre. Sans doute le jeune homme fixa-t-il sur elle un regard un peu spécial, car tout à coup repassa dans ses yeux la méfiance du début.

– Raskolnikov, étudiant. J'ai été chez vous il y a un mois, se hâta de marmotter le jeune homme, avec un demi-salut. Il s'était souvenu qu'il fallait être aimable.

– Je me souviens, mon bon monsieur, je me souviens très bien que vous êtes venu, prononça la vieille distinctement, toujours sans détourner de son visage ses yeux interrogateurs.

– Alors voilà... c'est encore pour une petite affaire du même genre..., continua Raskolnikov, un peu troublé et étonné par la méfiance de la vieille.

« Au fait, peut-être qu'elle est toujours comme ça et que l'autre fois je ne l'avais pas remarqué », pensa-t-il avec un sentiment désagréable.

La vieille demeura un moment silencieuse, comme réfléchissant, puis elle recula de côté et, indiquant la porte de la chambre, prononça en faisant passer le visiteur le premier :

– Entrez, mon bon monsieur.

La pièce exiguë dans laquelle le jeune homme entra, avec ses tentures jaunes, ses géraniums, et ses rideaux de mousseline aux fenêtres, était à cet instant vivement éclairée par le soleil couchant. « Par conséquent, ce jour-là aussi le soleil brillera de la même façon ! » : cette réflexion avait traversé le cerveau de Raskolnikov, et d'un rapide coup d'œil il embrassa toute la pièce pour étudier et se rappeler le mieux possible la disposition des choses. Mais il n'y avait rien là de particulier. Les meubles, tous très anciens et de bois jauni, se composaient d'un divan, avec un immense dossier de bois renversé, d'une table de forme ovale devant le divan,

d'une table de toilette avec un petit miroir entre les fenêtres, de chaises le long des murs, et puis de deux ou trois gravures sans valeur dans des cadres jaunes, représentant des demoiselles allemandes tenant des oiseaux entre les mains. Tel était tout le mobilier. Dans un angle, devant une petite icône, une veilleuse brûlait. Tout était très propre ; les meubles et le plancher étaient astiqués jusqu'à en être luisants ; tout brillait. « C'est le travail d'Élisabeth », pensa le jeune homme. On n'aurait pas pu découvrir un grain de poussière dans tout l'appartement. « C'est toujours chez les veuves vieilles et méchantes qu'on trouve une pareille propreté », continua Raskolnikov, toujours à part soi, et il louchait avec curiosité sur le rideau d'indienne qui masquait la porte de la seconde pièce minuscule où la vieille avait son lit et sa commode, et où jamais encore il n'avait pu jeter un coup d'œil. Tout l'appartement était composé de ces deux pièces.

– Que désirez-vous ? prononça sévèrement la vieille, tout en pénétrant dans la pièce. Comme au début, elle s'était placée droit devant lui, pour le regarder bien en face.

– Un objet à engager, le voici ! Et il tira de sa poche une vieille montre plate, en argent. Sur le boîtier était représenté un globe. La chaîne était d'acier.

– Mais c'est que votre précédent gage est arrivé à terme. Déjà avant-hier, le mois était passé.

– Je vous verserai l'intérêt encore pour un mois ; patientez.

– Ça, ça dépend de ma bonne volonté, mon bon monsieur, de patienter ou bien de vendre tout de suite votre gage.

– Et combien me donnerez-vous pour la montre, Hélène Ivanovna ?

– Vous m'apportez toujours des bêtises. Ça ne vaut rien ou presque. L'autre fois, pour votre anneau, je vous ai donné deux petits billets, alors qu'on peut en acheter un neuf chez un bijoutier pour un rouble cinquante.

– Donnez-moi quatre roubles, je la rachèterai, c'est la montre de mon père. Je dois bientôt recevoir de l'argent.

– Un rouble cinquante, et l'intérêt d'avance, si vous voulez.

– Un rouble cinquante ! s'écria le jeune homme.

– C'est comme vous voulez. Et la vieille lui rendit la montre. Le jeune homme la prit. Il était si fâché qu'il avait envie de s'en aller. Mais aussitôt il réfléchit, se souvint qu'il n'avait plus nulle part où aller, et puis qu'il était venu pour une autre chose encore.

– Donnez ! dit-il brutalement.

La vieille fourra la main dans sa poche pour prendre ses clés et s'en fut dans l'autre pièce derrière le rideau. Le jeune homme, resté seul, prêtait l'oreille avec curiosité, tout en faisant ses réflexions. On pouvait entendre qu'elle ouvrait la commode. « C'est sans doute le tiroir du haut », raisonna-t-il. « Ses clés, elle les a donc dans sa poche de droite... Toutes en un seul trousseau, avec un anneau d'acier... Et il y a là une clé plus grande que les autres, trois fois plus grande, dentelée, qui n'est naturellement pas celle de la commode... Par conséquent, il y a quelque chose d'autre, une cassette, ou bien un coffre... Ça, c'est curieux. Les clés des coffres ont toujours cette forme... Ah ça, comme c'est ignoble, tout cela... »

La vieille revint.

– Voilà, mon bon monsieur : à raison de dix kopeks par mois et par rouble, pour un rouble et demi, vous me devez quinze kopeks pour le mois d'avance. De plus, pour les deux roubles d'avant, vous me devez encore, à ce même tarif, vingt kopeks d'avance. Donc, au total, trente-cinq kopeks. Donc il vous revient maintenant pour votre montre un rouble quinze kopeks. Tenez, les voilà.

– Comment ! Alors, c'est un rouble quinze kopeks, maintenant !

– Exactement.

Le jeune homme n'objecta rien et prit son argent. Il regardait la vieille et ne se pressait pas de s'en aller, comme

s'il avait eu envie de dire ou de faire encore quelque chose, sans bien savoir quoi...

— Hélène Ivanovna, peut-être viendrai-je un de ces jours vous porter encore un objet... en argent... de valeur... un porte-cigarettes... quand mon ami me l'aura rendu...

Il se troubla et se tut.

— Eh bien, nous en parlerons alors, mon bon monsieur.

— Adieu... Alors vous êtes tout le temps seule à la maison, votre sœur n'est pas là ? demanda-t-il de l'air le plus dégagé possible, tout en gagnant la sortie.

— Mais qu'est-ce que vous lui voulez, mon bon monsieur ?

— Mais rien de spécial. Je demandais comme ça. Et voilà que tout de suite vous... Adieu, Hélène Ivanovna !

Raskolnikov sortit, décidément troublé, cette fois. Son trouble ne faisait que grandir. En descendant l'escalier, il s'arrêta même plusieurs fois, comme frappé par quelque idée subite. Enfin, une fois dans la rue, il s'écria :

« Oh mon Dieu ! Comme tout cela est répugnant ! Est-il possible, est-il possible que moi... Non, ce sont des sottises, des absurdités ! ajouta-t-il catégoriquement. Mais est-il possible qu'une pareille horreur ait pu m'entrer dans la tête ! De quelles horreurs mon cœur est capable quand même ! Et surtout : c'est infect, abominable, sale, sale !... Et j'ai pu tout un mois... »

Mais ni les mots, ni les exclamations ne pouvaient exprimer son émotion. Le sentiment d'infini dégoût qui avait commencé à l'oppresser et à lui tourner le cœur déjà au moment où il allait seulement chez la vieille, avait atteint maintenant de telles proportions et une si vive évidence qu'il ne savait où se fourrer pour échapper à sa nausée. Il longeait le trottoir comme un homme ivre, sans remarquer les passants, qu'il heurtait. Il ne reprit ses esprits que dans la rue suivante. Regardant autour de lui, il remarqua qu'il était en face d'un débit de boissons dont l'entrée donnait sur le trottoir un escalier qui descendait dans un sous-sol.

Juste à cet instant il en sortait deux ivrognes, qui grimpaient vers le haut en se soutenant et en s'injuriant l'un l'autre.

Sans réfléchir longuement, Raskolnikov descendit aussitôt. Jamais jusqu'à ce jour il n'était entré dans un cabaret, mais la tête lui tournait et de plus il était dévoré par une soif brûlante. Il avait envie de boire de la bière bien froide, d'autant plus qu'il attribuait sa faiblesse subite au fait également qu'il était affamé. Il s'assit dans un coin noir et sale, devant une table gluante, demanda de la bière, et vida avidement le premier verre.

Aussitôt tous ses maux furent soulagés, et ses pensées plus claires. « Tout ça, ce sont des bêtises, dit-il avec espoir, et il n'y avait pas là de quoi s'émouvoir ! Tout bonnement un malaise physique. Un verre de bière, un morceau de biscuit, et voilà en un clin d'œil le cerveau raffermi, les idées éclaircies, les intentions durcies !... Pouah, quel néant que tout cela ! »... Mais, malgré ce méprisant jet de salive, il avait déjà l'air gai, comme libéré soudain de quelque fardeau épouvantable. Il embrassa d'un regard amical toute l'assistance. Cependant, même à cet instant, il pressentait de façon lointaine que toute cette disponibilité au bien était, elle aussi, malade.

Il ne restait à cette heure que peu de monde dans le cabaret. En dehors des deux ivrognes qu'il avait rencontrés dans l'escalier, il était sorti derrière eux, d'un seul coup, toute une bande de cinq ou six individus, avec une fille et un accordéon. Eux partis, le local était silencieux et spacieux. Il restait : un homme pris de boisson, mais légèrement, attablé devant un verre de bière, d'apparence faubourienne ; son camarade, gros et grand, en sibérienne, la barbe blanche, très éméché, sommeillant sur la banquette et qui parfois soudain, comme réveillé en sursaut, se mettait à faire claquer ses doigts en écartant les bras et à agiter la partie supérieure de son corps sans quitter cependant la banquette. En même temps, il chantonnait une bêtise quelconque, dont il s'efforçait de se rappeler les vers, dans ce genre :

*Toute une année j'ai caressé ma femme,  
Tou-te une an-née j'ai ca-res-sé ma femme...*

Ou bien soudain, réveillé de nouveau :

*J'ai été dans la rue aux Clercs,  
J'ai retrouvé ma précédente...*

Mais nul ne partageait son bonheur. Son camarade taciturne regardait même tous ces éclats avec hostilité et méfiance. Il y avait encore là une troisième personne qui, à première vue, ressemblait à un fonctionnaire retraité. Il était assis à l'écart, devant sa consommation, buvant de temps en temps une gorgée et jetant des regards tout autour. Il avait l'air, lui aussi, d'être en proie à une certaine agitation.

## CHAPITRE II

Raskolnikov n'était pas habitué à la foule et, comme il a déjà été dit, il fuyait toute espèce de société, surtout dans les derniers temps. Mais maintenant il se sentit attiré vers ses semblables. Quelque chose de nouveau s'opérait en lui et en même temps il éprouvait une espèce de soif de compagnie. Il était si las de ce mois de repliement désolé sur lui-même et d'excitation morose qu'il avait envie, ne fût-ce qu'un instant, de respirer dans un autre monde, quel que fût ce monde, et malgré toute la sordidité du cadre, c'était avec plaisir qu'il s'attardait maintenant dans ce cabaret.

Le patron de l'établissement était dans une autre pièce, mais il venait souvent dans la salle, où il descendait par des marches partant on ne savait d'où : d'abord on apercevait ses bottes élégantes bien graissées à grands revers rouges. Il portait une veste paysanne avec un gilet de satin noir affreusement graisseux, sans cravate, et tout son visage était comme huilé, à la façon d'un verrou de fer. Il y avait au

comptoir un garçon de treize ou quatorze ans, et un autre plus jeune qui servait, si quelqu'un demandait quelque chose. Il y avait là des concombres coupés menu, des biscuits noirs et du poisson en tranches : tout cela sentait très mauvais. L'atmosphère était lourde, de sorte qu'on avait de la peine à rester en place, et tout était tellement imprégné d'une odeur d'alcool qu'on avait l'impression que cet air à lui seul vous rendrait ivre en cinq minutes.

Il est certaines rencontres, même de gens absolument inconnus de nous, qui du premier coup d'œil éveillent notre intérêt, comme cela subitement, avant même qu'un mot ait été prononcé. Ce fut exactement l'impression produite sur Raskolnikov par la personne qui était assise un peu à l'écart, ressemblant à un ancien fonctionnaire. Le jeune homme devait maintes fois dans la suite se rappeler cette première impression et même l'attribuer à un pressentiment. Sans cesse il portait son regard sur le retraité, bien sûr aussi parce que l'autre le regardait lui-même avec opiniâtreté, et qu'on voyait qu'il avait grande envie d'entamer la conversation.

Les autres au contraire qui étaient dans le cabaret, sans excepter le patron, le fonctionnaire les regardait d'un air blasé et même avec ennui, en même temps qu'avec une certaine nuance de hauteur dédaigneuse, comme des gens d'une situation et d'une culture inférieures à qui il n'avait rien à dire. C'était un homme qui avait déjà passé la cinquantaine, de taille moyenne et de complexion forte, grisonnant et chauve par endroits, avec un visage jaune, même verdâtre, enflé par la boisson, les joues bouffies, derrière lesquelles brillaient de petits yeux rougeâtres, minuscules comme des fentes, mais vifs. Il y avait dans toute sa personne quelque chose d'étrange ; dans son regard perçait même une lueur d'enthousiasme – peut-être même de l'intelligence et de l'esprit – mais en même temps aussi une espèce de folie.

Il portait un vieil habit noir, absolument en loques, dont les boutons manquaient. Un seul tenait encore tant bien

que mal, et il s'en servait pour se boutonner, voulant visiblement ne pas s'écarter des convenances. Sous son gilet de nankin s'apercevait un plastron tout froissé, portant des taches et des traces de liquide. Il avait le visage rasé, en bon fonctionnaire, mais de longtemps déjà, de sorte qu'un poil gris-bleu assez épais commençait à paraître. Dans ses gestes aussi, il y avait vraiment quelque chose du fonctionnaire posé. Mais il était en proie à une inquiétude, il se mettait les cheveux en désordre, et parfois, dans un désespoir, il se prenait la tête entre les deux mains, posant ses coudes troués sur la table inondée et gluante. Enfin, il regarda franchement Raskolnikov, et d'une voix haute et ferme prononça :

– Oserai-je, mon cher monsieur, m'adresser à vous pour un entretien comme il convient ? Car, bien que vous n'ayez pas un extérieur imposant, mon expérience distingue en vous une personne instruite et peu habituée à la boisson. Pour moi, j'ai toujours respecté l'instruction jointe aux sentiments du cœur, et de plus j'ai le grade de conseiller honoraire. Mon nom est Marmeladov, conseiller honoraire. Puis-je me permettre de vous demander si vous êtes fonctionnaire ?

– Non, je fais mes études..., répondit le jeune homme, quelque peu étonné à la fois par le ton particulièrement relevé de ce discours, et parce qu'on lui adressait ainsi la parole à brûle-pourpoint. Il avait beau avoir eu, un instant auparavant, le désir d'entrer en société, d'une façon quelconque, avec les hommes, à ces premiers mots réellement à lui adressés, il éprouva soudain son habituel sentiment, désagréable et irritant, de répulsion envers tout individu étranger qui attentait ou faisait seulement mine d'attenter à sa personne.

– Étudiant, par conséquent, ou ancien étudiant ! s'écria le retraité. C'est bien ce que je pensais ! L'expérience, mon cher monsieur, une expérience répétée ! – et en signe de louange il se posa le doigt sur le front. – Vous avez été étudiant ou bien vous avez passé par la carrière scientifique !

Mais permettez... — Il se leva à moitié, chancela, prit sa bouteille, son verre, et se transporta auprès du jeune homme un peu de biais par rapport à lui. Il était éméché, mais il parlait avec éloquence et ardeur, hésitant seulement parfois sur les mots et traînant les phrases. C'est même avec une espèce d'avidité qu'il se jeta sur Raskolnikov, comme si lui aussi n'avait parlé à personne de tout un mois.

— Monsieur, commença-t-il presque avec solennité, pauvreté n'est pas vice ; c'est une vérité. Je le sais, l'ivrognerie n'est pas non plus une vertu, et c'est encore plus vrai. Mais la misère, monsieur, la misère, voilà le vice. Dans la pauvreté vous conservez encore la noblesse de vos sentiments innés ; dans la misère, jamais, ni personne. Pour crime de misère, on ne vous expulse pas avec un bâton, c'est avec un balai qu'on vous rejette de la compagnie des hommes, pour que l'outrage soit plus sensible ; et c'est juste, car dans la misère je suis prêt tout le premier à m'outrager moi-même. Voilà d'où vient la chose, la boisson ! Monsieur, il y a un mois de cela, mon épouse a été rouée de coups par monsieur Lebeziatnikov, et mon épouse, ce n'est pas comme moi ! Vous comprenez ? Laissez-moi encore vous demander une chose, comme ça, ne fût-ce qu'à titre de simple curiosité : avez-vous connu le plaisir de passer la nuit sur la Neva, dans une péniche à foin ?

— Non, cela ne m'est pas arrivé, répondit Raskolnikov. Et pourquoi ?

— Eh bien, c'est que j'en viens, et c'est déjà la cinquième nuit...

Il se versa un verre, le vida et se plongea dans ses pensées. En effet, on voyait sur ses vêtements et même dans ses cheveux, par-ci par-là, des brindilles de foin. Il était très vraisemblable que de ces cinq jours il ne s'était ni déshabillé ni débarbouillé. Ses mains surtout étaient sales, grasses, rouges, avec les ongles noirs.

Sa conversation semblait avoir éveillé l'attention générale, une attention d'ailleurs paresseuse. Les jeunes garçons du comptoir avaient de gros rires. Le patron était descendu,

sans doute exprès, de son arrière-boutique, pour écouter « le farceur », et s'était assis à quelque distance, bâillant nonchalamment, mais avec importance. Visiblement, Marmeladov était un vieux client. D'ailleurs, son penchant pour les discours fleuris lui venait probablement de son habitude des entretiens de cabaret avec toutes sortes d'inconnus. Cette habitude devient, chez certains buveurs, un besoin physique, surtout chez ceux d'entre eux qui, à la maison, sont traités sévèrement et menés à la baguette. Dans la compagnie des buveurs, ils s'efforcent toujours, semble-t-il, d'obtenir l'approbation et même, si possible, le respect.

— Farceur ! lança à voix forte le patron. Et pourquoi que tu ne travailles pas ? pourquoi n'allez-vous pas au bureau, si vous êtes fonctionnaire ?

— Pourquoi je ne vais pas au bureau, monsieur ? reprit Marmeladov en s'adressant exclusivement à Raskolnikov, comme si c'était lui qui lui avait posé la question. Pourquoi je ne vais pas au bureau ? Mais croyez-vous que je n'aie pas mal au cœur à l'idée que je traîne ici inutilement ? Lorsqu'il y a un mois monsieur Lebeziatnikov, de ses propres mains, a rossé mon épouse et que j'étais étendu saoul comme une bourrique, est-ce que je ne souffrais pas ? Permettez, jeune homme, vous est-il arrivé quelquefois... hum... eh bien, mettons de demander à emprunter de l'argent sans espoir ?

— Oui... mais qu'entendez-vous par : sans espoir ?

— Je veux dire sans espoir absolument, en sachant d'avance que tout cela ne donnera rien. Tenez, vous savez par exemple, d'avance et catégoriquement, que cet homme-là, le mieux intentionné et le plus utile au pays de tous les citoyens, ne vous donnera d'argent pour rien au monde, car, je vous le demande, pourquoi vous en donnerait-il ? Il sait trop bien, n'est-ce pas, que je ne le lui rendrai pas. Par compassion ? Mais monsieur Lebeziatnikov, qui se tient au courant des idées nouvelles, expliquait ces jours derniers que la compassion, à notre époque, est même interdite par la science, et qu'il en est ainsi déjà en Angleterre, où il y a l'Économie politique. Pourquoi donc, je vous le demande,

vous en donnerait-il ? Eh bien, tout en sachant d'avance qu'il ne vous donnera rien, malgré tout vous vous mettez en route, et...

– Pourquoi donc y aller ? dit Raskolnikov.

– Mais si vous n'avez plus personne, plus d'endroit où aller ! Ne faut-il pas que chaque homme ait un endroit quelconque où il puisse aller ? Car il y a de ces moments où il faut absolument aller quelque part, n'importe où ! Lorsque ma fille unique est sortie la première fois pour sa carte jaune, j'y suis allé moi aussi... car ma fille est en carte..., ajouta-t-il entre parenthèses, en regardant avec une certaine inquiétude le jeune homme. Ça ne fait rien, monsieur, ça ne fait rien ! se hâta-t-il de déclarer aussitôt et avec un calme apparent, quand les deux garçons du comptoir pouffèrent de rire et que le patron lui-même sourit. Ce n'est rien ! Ces hochements de chef ne me troublent pas, car tout est déjà connu de tous, et toute chose cachée devient manifeste ; ce n'est pas avec mépris, mais avec humilité que je considère cela. Soit ! soit ! « Ecce homo » ! Permettez, jeune homme, pouvez-vous... Mais non, il faut s'exprimer de façon plus forte et plus imagée, ce n'est pas « pouvez-vous », mais osez-vous, en me regardant à cette heure, dire affirmativement que je ne suis pas un cochon ?

Le jeune homme ne répondit rien.

– Eh bien, continua l'orateur, avec sérieux et même avec une dignité maintenant renforcée, après avoir attendu la fin des gros rires qui avaient de nouveau retenti dans la salle – eh bien, admettons que je sois un cochon, mais elle est une dame ! Je porte, moi, le masque de la Bête, mais Catherine Ivanovna, mon épouse, est une personne instruite, fille d'officier supérieur. C'est entendu, c'est entendu, je suis un gredin, mais elle a le cœur haut, et elle est pleine de sentiments ennoblis par l'éducation. Et pourtant... oh ! si elle pouvait avoir pitié de moi ! Mon cher monsieur, mon cher monsieur, il faut pourtant que tout homme ait au moins un coin où on le prenne en pitié ! Catherine Ivanovna a beau être une dame au grand cœur, elle est injuste... Et j'ai

beau comprendre moi-même que, quand elle me tire les cheveux, elle me les tire uniquement par un sentiment de pitié de son cœur (car, je le répète sans nul trouble, elle me tire les cheveux, jeune homme, confirma-t-il avec une dignité redoublée après avoir entendu de nouveaux ricane-ments), mais mon Dieu si seulement une fois... Mais non, non, tout cela est vain, inutile d'en parler ! Inutile d'en parler ! N'en parlons plus !... Car plus d'une fois déjà ce que je désirais est arrivé, et plus d'une fois on a eu pitié de moi, mais... mais tel est mon caractère, je suis de naissance une brute !

– Je le crois ! remarqua la patron en bâillant.

Marmeladov, d'un geste décidé, donna un coup de poing sur la table.

– Oui, c'est mon caractère ! Le savez-vous, le savez-vous, monsieur, je lui ai bu jusqu'à ses bas. Non point ses souliers, car ce serait en quelque sorte dans l'ordre des choses, mais ses bas, ses bas, je les lui ai bus ! Je lui ai bu aussi son fichu d'angora, un cadeau d'avant notre mariage, un fichu bien à elle, et non à moi, et pourtant nous habitons un coin glacé et cet hiver elle a pris froid, elle s'est mise à tousser, avec du sang déjà. Nous avons trois petits enfants, et Catherine Ivanovna travaille depuis le matin jusqu'à la nuit, elle récure, elle fait la lessive, elle lave les enfants, car elle est habituée à la propreté depuis son jeune âge, et tout cela avec la poitrine faible et prédisposée à la phtisie, je le sens bien. Croyez-vous que je ne le sente pas ? Plus je bois, plus je le sens. Et je bois justement parce que dans cette boisson, je cherche le sentiment de la compassion. Ce n'est pas le plaisir que je cherche, mais uniquement la douleur... Je bois parce que je veux souffrir doublement !

Et, comme au désespoir, il inclina la tête sur la table.

– Jeune homme, continua-t-il, en se redressant, je lis sur votre visage une espèce de tristesse. Je l'ai lue au moment même où vous êtes entré, et c'est pourquoi je me suis aussitôt adressé à vous. Car en vous communiquant l'histoire de ma vie, je ne veux nullement me donner en spectacle à ces

désœuvrés, qui d'ailleurs la connaissent déjà. Mais je cherche un homme sensible et instruit. Sachez donc que mon épouse a été élevée en province dans une institution de jeunes filles nobles et qu'à sa sortie elle a dansé avec le châle en présence du gouverneur et d'autres personnages, en récompense de quoi elle a reçu une médaille d'or et un témoignage de satisfaction. La médaille... eh bien, la médaille... on l'a vendue... Il y a déjà longtemps... hum... et le diplôme, il est toujours dans son coffre et il y a quelque temps encore elle l'a montré à la logeuse. Elle a beau avoir avec la logeuse des discussions sempiternelles, elle avait envie de trouver au moins quelqu'un devant qui se vanter et parler des jours heureux du passé. Je ne la condamne pas, je ne la condamne pas, car c'est la dernière chose qui lui reste, le souvenir, tout le reste est parti en fumée ! Oui, oui, c'est une dame ardente, fière et inflexible. Elle lave elle-même le plancher, et ne mange que du pain noir, mais jamais elle ne souffrira qu'on lui manque de respect. C'est bien pourquoi elle n'a pas voulu pardonner sa grossièreté à monsieur Lebeziatnikov, et quand ensuite monsieur Lebeziatnikov l'a battue, c'est moins à cause des coups que de ressentiment qu'elle s'est mise au lit. Je l'ai épousée déjà veuve, avec trois enfants en bas âge. Son premier mari était un officier d'infanterie – un mariage d'amour – et elle s'était sauvée avec lui de la maison paternelle. Elle aimait son mari à la folie, mais il s'est mis à jouer aux cartes, il a passé devant un tribunal et il est mort. Sur la fin, il la battait ; et elle avait beau lui en vouloir, ce qui m'est connu de façon certaine et par des documents écrits, elle se souvient de lui jusqu'à ce jour avec des larmes et elle se sert de lui pour m'accabler, et je suis content, je suis content, parce que au moins en imagination elle se voit heureuse dans le passé...

Après sa mort, elle est restée seule avec trois petits enfants dans une province lointaine et sauvage, où moi aussi je me trouvais alors, et elle était dans une misère si désespérée que moi-même, qui ai pourtant traversé bien des aventures de toutes sortes, je suis incapable de la décrire. Tous ses parents

l'avaient reniée. Elle était fière, trop fière... C'est alors, mon cher monsieur, que moi, veuf également, et ayant de ma première femme une fille de quatorze ans, je lui demandai sa main, parce que je ne pouvais pas voir une pareille souffrance. Vous pouvez juger par là à quel point ses malheurs en étaient arrivés, si elle, instruite et bien éduquée, et d'une famille connue, elle a pu consentir à m'épouser ! Mais elle l'a fait ! Avec pleurs et sanglots, et en se tordant les bras, elle m'a épousé ! Car elle n'avait nulle part où aller. Comprenez-vous, comprenez-vous, monsieur, ce que cela signifie : n'avoir plus où aller ? Non ! Cela, vous ne le comprenez pas encore... Et durant toute une année, je me suis pieusement et saintement acquitté de mes obligations et je n'ai pas touché à ceci (il toucha du doigt son demi-litre), parce que j'ai du cœur. Mais même ainsi je n'ai pas eu l'heur de plaire. Sur ces entrefaites, j'ai perdu ma place, cela aussi sans qu'il y eût de ma faute, par suite d'un changement dans le personnel, et alors j'ai commencé à boire !... Voici déjà dix-huit mois, nous nous sommes trouvés enfin, après des pérégrinations et des malheurs sans nombre, dans cette capitale magnifique ornée d'innombrables monuments. Et ici j'ai obtenu une place... Je l'ai obtenue, et de nouveau perdue. Vous comprenez ? Cette fois, c'est par ma faute que je l'ai perdue, car ce trait de mon caractère était entré en jeu... Et maintenant, nous habitons un coin chez madame Amélie Fiodorovna Lippewechsel, et de quoi nous vivons, avec quoi nous payons notre loyer, je l'ignore. Il y en a là beaucoup d'autres, en dehors de nous... Une vraie Sodome, un vrai scandale... hum... oui... Pendant ce temps j'ai vu grandir ma fille, de mon premier mariage, et ce qu'elle a pu souffrir, ma fille, de la part de sa marâtre, en grandissant, cela je vous en fais grâce. Car Catherine Ivanovna a beau être pleine de sentiments magnanimes, c'est une dame ardente et irritable, et elle vous remet tout net à votre place... Oui ! Mais inutile de rappeler ces souvenirs ! D'éducation, comme vous pouvez vous le figurer, Sonia n'en a reçu aucune. J'avais essayé, il y a quatre ans, de faire avec elle la géographie et l'his-

toire universelle ; mais comme en ces matières je ne suis pas moi-même très fort, et qu'en outre nous manquions de manuels appropriés, parce que les livres que nous avons... hum... eh bien, maintenant ils ne sont plus là, ces livres, alors toute cette éducation en est restée là. Nous nous sommes arrêtés à Cyrus, roi de Perse. Ensuite, déjà arrivée à l'âge adulte, elle a lu quelques livres de contenu romanesque, et puis naguère encore, par l'entremise de monsieur Lebeziatnikov, un petit livre, la *Physiologie* de Lewis – vous le connaissez sans doute ? – qu'elle a lu avec un grand intérêt, et dont elle nous a même communiqué à haute voix plusieurs passages : voilà toute son instruction. Maintenant je vais, mon cher monsieur, vous adresser pour mon compte une question d'ordre privé : combien, à votre idée, une jeune fille pauvre, mais honnête, peut-elle gagner par un honnête travail ?... Quinze kopeks par jour, monsieur, et encore elle ne les gagnera pas si elle est honnête et si elle n'a pas de talent particulier, et cela même en travaillant sans relâche ! Ajoutez encore que le conseiller Klopstock, Ivan Ivanovitch – vous avez entendu parler de lui sans doute ? – non seulement ne lui a pas encore payé l'argent qu'il lui doit pour la confection d'une demi-douzaine de chemises en toile de Hollande, mais même l'a chassée ignominieusement en tapant des pieds et en la traitant de tous les noms, sous prétexte qu'un col de chemise était de travers et pas à sa mesure. Avec cela, les petits enfants ont faim... Alors Catherine Ivanovna, en se tordant les bras, arpente la chambre, des taches rouges lui viennent sur les joues – ce qui se produit toujours dans cette maladie-là : « Fainéante, lui crie-t-elle, tu habites chez nous, tu manges, tu bois, tu profites de la chaleur. Tu bois et tu manges, alors que depuis trois jours les enfants n'ont pas vu un croûton ! »

Et moi alors... comment dire ? j'étais étendu saoul comme une bourrique, et j'entendais ma Sonia (elle qui ne répond jamais, avec sa petite voix si douce... sa tête blonde, son petit minois toujours pâlot, maigriot), je l'entendais dire : « Alors, Catherine Ivanovna, je dois vraiment consen-

tir à cette chose ? » En effet Daria Frantzovna, une mauvaise femme et qui a eu maintes fois affaire à la police, lui avait fait des propositions déjà à trois reprises par l'entremise de la logeuse. « Eh bien, quoi, répond Catherine Ivanovna avec moquerie, qu'est-ce que tu as à ménager ? Voyez-moi ce trésor ! » Mais ne l'accusez pas, ne l'accusez pas, mon cher monsieur, ne l'accusez pas ! Elle n'était pas dans son bon sens quand elle a dit cela, elle était toute bouleversée, malade, avec les enfants qui pleuraient pour n'avoir pas mangé, et puis elle l'a dit plutôt en manière d'offense que dans le vrai sens... Car Catherine Ivanovna est d'un caractère comme cela : dès que les enfants pleurent, même si c'est de faim, elle se met aussitôt à les battre. Alors je vois, comme ça, entre cinq et six heures, ma Sonia qui se lève, se coiffe de son fichu, met son burnous, et quitte la maison. Elle est revenue à huit heures passées. Elle est revenue, et la voilà qui va droit à Catherine Ivanovna et qui pose devant elle sur la table trente pièces d'un rouble, sans dire un mot. Elle n'a pas prononcé une seule parole, elle n'a pas jeté un regard, seulement elle a pris notre grand fichu vert en drap de dames (nous n'en avons qu'un, qui est commun à tous, en drap de dames), elle y a caché complètement sa tête et son visage et elle s'est couchée sur le lit, tournée vers le mur, il n'y avait que ses petites épaules et tout son corps qui tremblaient tout le temps... Et moi, j'étais toujours étendu dans le même état qu'avant... Et je vis alors, jeune homme, je vis un moment plus tard Catherine Ivanovna, sans prononcer un mot elle non plus, s'approcher du lit de ma Sonia, et toute la soirée elle resta à genoux à ses pieds, elle lui baisait les pieds, elle ne voulait pas se relever, et ensuite elles s'endormirent ainsi toutes les deux en se tenant embrassées... toutes les deux... oui... toutes les deux... Et moi... j'étais étendu ivre mort.

Marmeladov se tut, comme si la voix lui manquait. Ensuite, il se versa hâtivement un verre, le vida et poussa un soupir de satisfaction.

– Depuis lors, monsieur, continua-t-il après un silence, depuis lors, par suite d'une circonstance défavorable et d'une dénonciation de personnes malintentionnées – avec le concours particulier de Daria Frantzovna, parce que soi-disant on lui aurait manqué de respect –, depuis lors ma fille, Sophie Semionovna, a été obligée de recevoir une carte jaune, et désormais, pour cette raison, elle n'a pas pu rester avec nous. Car la logeuse aussi, Amélie Fiodorovna, n'a pas voulu le permettre (c'était elle pourtant qui avait apporté son concours à Daria Frantzovna), et puis aussi monsieur Lebeziatnikov... hum... : c'est à cause de Sonia qu'il avait eu cette histoire avec Catherine Ivanovna. D'abord c'était lui qui courait après Sonia, et puis tout à coup il a fait le fier : « Comment, moi, un homme si éclairé, je vivrais dans le même appartement que cette créature ? » Alors Catherine Ivanovna ne lui a pas cédé, a pris sa défense... et la chose est arrivée...

Maintenant Sonia vient nous voir surtout au crépuscule, et elle soulage Catherine Ivanovna et elle apporte ce qu'elle peut... Elle loge chez le tailleur Kapernaoumov, elle loue là un logement. Ce Kapernaoumov, il est boiteux et bègue, et toute son innombrable famille bégaye aussi. Sa femme aussi bégaye... Ils sont tous logés dans une pièce, mais Sonia a la sienne à elle, séparée par une cloison... Hum, oui... Des gens bien pauvres et qui bégayent... Oui...

Alors le lendemain matin je me suis levé, j'ai endossé mes guenilles, j'ai levé les bras vers le ciel et je me suis rendu chez Son Excellence Ivan Afanassiévitch. Son Excellence Ivan Afanassiévitch, vous le connaissez?... Non ? Alors, vous ne connaissez pas un homme du bon Dieu ! C'est une cire molle... une cire devant le visage du Seigneur, il fond comme la cire !... Il daigna même verser des larmes, il écouta tout. « Eh bien, dit-il, Marmeladov, une fois déjà tu as trompé mes espérances... Je te prends encore une fois, sous ma responsabilité personnelle – voilà comme il a dit – souviens-t'en ! Tu peux disposer ! » Je baisai la poussière de ses pieds, en pensée, car en réalité il ne l'aurait

pas permis, étant un grand personnage et un homme aux idées modernes sur la politique et les lumières. Je rentrai à la maison et quand je déclarai que de nouveau j'étais repris et que je toucherais un traitement, ô Seigneur, quel tableau !

Marmeladov s'arrêta de nouveau, dans un trouble violent. À ce moment entra de la rue toute une bande de buveurs, déjà ivres, et devant l'entrée retentirent les sons d'un orgue de Barbarie qu'ils avaient loué, avec une petite voix d'enfant, d'enfant de sept ans, déjà brisée, qui chantait *La petite chaumière*. Il y eut grand vacarme. Le patron et les garçons s'occupèrent des arrivants. Marmeladov, sans faire attention à eux, reprit son récit. Il semblait maintenant très affaibli, mais plus il s'enivrait, et plus il devenait loquace. Le souvenir de son récent succès dans l'administration semblait le ranimer et même se refléter sur son visage par une espèce de rayonnement. Raskolnikov écoutait attentivement.

— Cela se passait, mon cher monsieur, il y a cinq semaines. Oui... À peine l'avaient-elles appris toutes deux, Catherine Ivanovna et ma Sonia, que, ô Seigneur, je me trouve comme transporté au royaume du bon Dieu. Avant, je pouvais bien rester couché comme une bête, il n'y avait pour moi que des injures. Tandis que, maintenant, on marche sur la pointe des pieds, on fait taire les enfants : « Siméon Zakharytch est rentré fatigué du bureau, il se repose, chut ! » On me sert le café avant que je parte, on me chauffe de la crème. De la crème véritable, vous entendez, elles l'achetaient pour moi ! Et où ont-elles trouvé l'argent pour me faire une tenue convenable, onze roubles cinquante kopeks, je n'y comprends rien. Des bottes, des plastrons de calicot, magnifiques, un veston d'uniforme, tout cela elles me l'ont trouvé pour onze roubles cinquante, et dans le plus parfait état. Le premier jour, voilà que je reviens le matin du bureau et qu'est-ce que je vois : Catherine Ivanovna a préparé deux plats, une soupe et du petit salé au raifort, des choses dont nous n'avions aucune idée jusque-là. Elles n'ont rien à se mettre... je dis bien : rien,

et la voilà maintenant comme parée pour aller en visite, et ce n'est pas qu'elle ait de quoi, mais comme ça, elles savent tout faire avec rien : une coiffure soignée, un petit col bien propre, de petites manchettes, et voilà une personne tout autre, et rajeunie, et embellie. Ma petite Sonia, ma chérie, elle se contentait d'aider avec son argent : quant à moi, disait-elle, jusqu'à nouvel ordre, ce n'est pas convenable que je vienne souvent chez vous, seulement peut-être à la tombée du jour, pour que personne ne me voie. Vous entendez, vous entendez ? J'arrive après le dîner faire un somme, eh bien, le croiriez-vous ? Catherine Ivanovna n'avait pas pu y tenir : une semaine seulement avant, elle s'était fâchée de la dernière des façons avec la logeuse, Amélie Fiodorovna, eh bien maintenant, la voilà qui l'a invitée à boire le café. Elles sont restées ensemble deux heures, à chuchoter tout bas : « Alors maintenant Siméon Zakharytch a repris son travail et touche un traitement. Il est allé comme ça trouver Son Excellence, et Son Excellence est sortie en personne, elle a fait attendre tout le monde et devant tous elle a pris Siméon Zakharytch par la main et l'a fait entrer dans son cabinet. » Vous entendez, vous entendez ? Et elle continue : « Je me rappelle vos services, Siméon Zakharytch, bien sûr, et quoique vous ayez eu cette faiblesse inconsidérée, comme vous me donnez maintenant votre promesse, et qu'en outre les choses vont mal chez nous en votre absence (vous entendez, vous entendez !), je compte maintenant sur votre parole de gentilhomme. » Tout cela, je peux vous le dire, elle l'a inventé de toutes pièces, et pas par légèreté, pas pour se vanter ! Non, elle y croit elle-même, elle se flatte avec ses propres imaginations, je vous le jure ! Et je ne la condamne pas ; non, cela je ne le condamne pas... Et quand, il y a six jours, j'ai apporté mon premier argent, vingt-trois roubles quarante kopeks, intégralement, elle m'a appelé son petit poussin : « Tu es mon joli petit poussin chéri ! » Et ça, seul à seul, vous comprenez ? Je vous le demande, qu'est-ce que j'ai de beau, quel

époux suis-je ? Eh bien non, elle m'a pincé la joue : « Tu es mon petit poussin chéri ! »

Marmeladov s'arrêta, voulut sourire, mais soudain son menton fit un saut. D'ailleurs, il se retint. Ce cabaret, cette allure de débauché, cinq nuits dans les péniches à foin, la bouteille, et avec tout cela cet amour maladif pour sa femme et sa famille avaient de quoi dérouter l'auditeur. Raskolnikov écoutait de toutes ses oreilles, mais avec une sensation douloureuse. Il regrettait d'être venu là.

« Mon cher monsieur, mon cher monsieur ! s'écria Marmeladov, maintenant remis. Oh ! monsieur, peut-être que tout cela vous fait rire comme les autres, et que je ne fais que vous importuner avec ces sottises, tous ces misérables détails de ma vie domestique. Mais moi, je n'ai pas envie de rire. Car tout cela je suis capable de le ressentir... Et toute cette journée paradisiaque de mon existence, toute cette soirée, je l'ai passée dans des rêves ailés : je veux dire, comment je m'organiserais, comment j'habillerais les enfants, comment je lui donnerais à elle une vie tranquille, comment je tirerais ma fille du déshonneur pour la ramener au sein de sa famille... Et bien des choses encore, bien des choses... C'était permis, monsieur. Eh bien, mon cher monsieur (Marmeladov eut soudain comme un tremblement, releva la tête et regarda à bout portant son interlocuteur), eh bien, dès le lendemain, après tous ces rêves (c'est-à-dire il y a exactement cinq jours), sur le soir, par ruse, comme un voleur dans la nuit, j'ai pris à Catherine Ivanovna la clé de son coffre, j'ai retiré ce qui restait de l'argent que j'avais apporté, combien, je ne m'en souviens plus, et puis... regardez-moi, tous ! Depuis cinq jours j'ai quitté la maison, et là-bas on me cherche, et fini le bureau, le veston d'uniforme est au cabaret du pont d'Égypte, en échange de quoi j'ai reçu cette défroque-ci... et tout est fini !

Marmeladov se frappa le front du poing, serra les dents, ferma les yeux et appuya fortement son coude sur la table. Mais une minute plus tard son visage changea tout à coup,

et avec une espèce de feinte malice et d'insolence voulue il regarda Raskolnikov, rit et prononça :

– Aujourd'hui j'ai été chez Sonia, j'ai été lui demander de l'argent pour boire ! Hé ! hé ! hé !

– Et elle t'en a donné ? cria un des derniers arrivés. Il cria et rit à gorge déployée.

– Tenez, cette bouteille, c'est avec son argent qu'elle a été achetée, reprit Marmeladov en s'adressant exclusivement à Raskolnikov. Elle m'a remis trente kopeks, de sa propre main, les derniers, tout ce qu'elle avait, je l'ai bien vu... Elle n'a rien dit, elle s'est contentée de me regarder en silence... Cette façon d'agir, elle n'est pas de cette terre, mais de là-haut... : plaindre les hommes, pleurer, sans adresser de reproches, sans reproches ! C'est ce qui vous fait le plus de mal, le plus de mal, quand on ne vous fait pas de reproches !... Trente kopeks, oui, monsieur. Et pourtant elle en a besoin, elle aussi, hein ? Qu'en pensez-vous, mon cher monsieur ? C'est que maintenant il lui faut se tenir propre. Elle coûte de l'argent, cette propreté-là, une propreté d'un genre spécial, vous comprenez ? vous comprenez ? Bien sûr, il y a des pommades à acheter, pas possible autrement ; des jupons empesés, des petits souliers un peu aguichants, pour mettre le pied en valeur quand il y a une flaque à traverser. Comprenez-vous, comprenez-vous, monsieur, ce que c'est que cette propreté-là ? Eh bien, moi, son propre père, je lui ai retiré ses trente kopeks, pour boire ! Et je suis en train de les boire ! Je les ai déjà bus !... Alors, qui donc aura pitié d'un homme comme moi ? Qui ? Vous avez pitié de moi à cette heure, ou non ? Dites, monsieur, avez-vous pitié, ou non ? Hé ! hé ! hé ! hé !

Il voulait se verser encore à boire, mais il n'y avait plus rien. Le demi-litre était vide.

– Mais pourquoi avoir pitié de toi ? cria le patron, qui se trouva de nouveau auprès des deux hommes.

Des rires éclatèrent, avec des injures. Tous riaient et juraient, ceux qui avaient entendu et ceux qui n'avaient pas

entendu, comme ça, rien qu'à regarder la physionomie de l'ex-fonctionnaire.

— Avoir pitié ! pourquoi avoir pitié de moi ! hurla soudain Marmeladov, en se levant, le bras tendu en avant, dans une inspiration décisive, comme s'il n'avait attendu que ces mots. Pourquoi avoir pitié, tu dis ? Non, il n'y a pas de raison d'avoir pitié de moi ! Il faut me crucifier, me mettre sur la croix, et non avoir pitié ! Crucifie-moi, juge, crucifie-moi, et, après m'avoir crucifié, aie pitié ! Et alors je marcherai de moi-même au crucifiement, car je n'ai pas soif de plaisir, mais de deuil et de larmes !... Penses-tu, toi, marchand, que ton demi-litre que voici m'ait procuré une jouissance ? C'est la douleur, la douleur que je cherchais au fond de cette bouteille, la douleur et les larmes, et je les ai goûtées, je les ai trouvées. Et la pitié, nous la trouverons chez Celui-là qui a eu pitié de tous les hommes, qui les a compris tous et chacun. Il est l'unique, il est le Juge. Il viendra ce jour-là et demandera : « Où est la fille qui pour sa marâtre méchante et phtisique, pour des enfants étrangers et en bas âge s'est elle-même vendue ? Où est la fille qui a eu pitié de son père terrestre, ivrogne incorrigible, sans s'effrayer de sa bestialité ? » Et il dira : « Viens ! Je t'ai déjà pardonnée une fois... Je t'ai pardonnée une fois... Aujourd'hui encore te sont pardonnés tes péchés nombreux parce que tu as beaucoup aimé... » Et il pardonnera ma Sonia, il la pardonnera, je le sais, qu'il la pardonnera... Cela je l'ai senti tout à l'heure, quand j'ai été chez elle, je l'ai senti dans mon cœur !... Il jugera tous les hommes et les pardonnera, les bons et les mauvais, les sages et les humbles... Et quand il aura fini avec eux tous, alors il s'adressera aussi à nous : « Avancez, vous aussi ! Avancez, les poivrots, avancez les faiblards, avancez, les impudiques ! » Et nous avancerons tous, sans honte, et nous dresserons devant lui. Et il dira : « Vous êtes des cochons ! Vous portez le masque de la Bête et son cachet. Mais venez, vous aussi ! » Et les sages élèveront la voix, les raisonnables élèveront la voix : « Seigneur ! pourquoi reçois-tu ceux-là ? » Et il dira : « Je les reçois, ô sages,

je les reçois, ô raisonnables, parce que pas un de ceux-là ne s'est jamais considéré comme digne de cet honneur... » Et il tendra vers nous ses bras, et nous tomberons à ses pieds... et nous pleurerons... et nous comprendrons tout ! C'est alors que nous comprendrons tout !... Et tous comprendront... et Catherine Ivanovna... elle aussi, comprendra... Ô Seigneur, que ton règne arrive !...

Et il retomba sur la banquette, épuisé et sans force, sans regarder personne, comme s'il avait oublié tout ce qui l'entourait, plongé dans ses pensées. Ses paroles avaient produit une certaine impression. Un instant le silence régna, mais bientôt reprirent les rires et les injures :

– Voilà son jugement à lui !

– Joli blagueur !

– Fonctionnaire !

Etc., etc.

– Allons-nous-en, monsieur, dit soudain Marmeladov en relevant la tête et s'adressant à Raskolnikov. Ramenez-moi... maison Kozel, dans la cour. Il est temps... d'aller retrouver Catherine Ivanovna...

Raskolnikov depuis longtemps avait envie de s'en aller ; quant à aider le fonctionnaire, il y pensait déjà de lui-même. Marmeladov se montra infiniment plus faible des jambes que de la langue, et il pesa fortement sur le jeune homme. Il y avait à faire dans les deux ou trois cents pas. Le trouble et la peur s'emparaient de plus en plus de l'ivrogne à mesure qu'il approchait de chez lui.

– Ce n'est pas de Catherine Ivanovna que j'ai peur maintenant, murmurait-il dans son émotion, je n'ai pas peur non plus qu'elle me tire les cheveux. Les cheveux, qu'est-ce que c'est que ça... une bagatelle ! C'est moi qui vous le dis ! Ce sera même mieux, si elle me tire les cheveux, ce n'est pas de ça que j'ai peur... Moi..., j'ai peur de ses yeux... oui... de ses yeux... Les taches rouges sur ses joues, j'en ai peur aussi... et puis de sa respiration... As-tu vu comment on respire dans cette maladie... quand on est surexcité ? Je crains aussi les pleurs des enfants... parce que,

si Sonia ne les a pas fait manger, alors... je ne sais pas ce qui se passera ! Je ne sais pas ! Les coups, je ne les crains pas... Sache-le, ces coups-là, non seulement ils ne me font pas mal, mais ils me procurent une jouissance... car je ne peux pas m'en passer. C'est mieux ainsi. Qu'elle me batte, qu'elle se soulage... ça vaut mieux. Mais voici la maison. La maison de Kozel. Un serrurier, un Allemand, un richard... Conduis-moi !

Ils entrèrent par la cour, et se dirigèrent vers le troisième étage. Plus on montait, et plus l'escalier devenait noir. Il était près de onze heures et, bien qu'à cette époque de l'année il n'y ait pas à Pétersbourg de véritable nuit, il faisait tout à fait sombre dans le haut.

Une petite porte enfumée au bout de l'escalier, tout en haut, était ouverte. Un lumignon éclairait une pièce misérable d'une dizaine de pas de longueur. On la voyait tout entière depuis l'entrée. Tout était dispersé et en désordre, en particulier toutes sortes de hardes enfantines. Devant le coin du fond était tendu un drap troué : derrière était sans doute le lit. Dans le reste de la pièce, il n'y avait que deux chaises et un divan de toile cirée en très mauvais état, devant lequel se trouvait une vieille table de cuisine en bois blanc que rien ne recouvrait. Sur le bord de la table, un bout de chandelle achevait de brûler dans un chandelier de fer. Ainsi, Marmeladov occupait une pièce à part, et non un coin, mais c'était une pièce de passage. La porte qui conduisait aux autres logis ou cellules entre lesquels était divisé l'appartement d'Amélie Lippewechsel était entrouverte. Là-bas il y avait du bruit et des cris. On riait fort. Sans doute on jouait aux cartes et on prenait le thé. Parfois s'envolaient de là-bas des mots très inconvenants.

Raskolnikov reconnut aussitôt Catherine Ivanovna. C'était une femme terriblement amaigrie, fine, d'assez haute taille et bien faite, qui avait encore de beaux cheveux châains et dont les joues, effectivement, étaient empourprées jusqu'à former des taches. Elle allait de long en large dans sa pièce minuscule, les bras serrés sur la poitrine, les lèvres sèches,

la respiration inégale et saccadée. Ses yeux brillaient comme enfiévrés, mais son regard était tranchant et immobile, et l'on éprouvait une impression pénible devant ce visage de phtisique et d'excitée sur lequel tremblotait la dernière lueur de la chandelle mourante. Raskolnikov lui donna dans les trente ans, et vraiment elle n'était pas la femme qui convenait à Marmeladov...

Elle n'avait ni entendu ni remarqué les arrivants ; elle semblait être dans une sorte d'inconscience, n'entendant ni ne voyant. Dans la pièce l'air était lourd, mais elle n'avait pas ouvert la fenêtre ; de l'escalier venait une mauvaise odeur, mais la porte d'entrée n'était pas fermée ; de l'intérieur de l'appartement, par la porte entrouverte, pénétraient des vagues de fumée de tabac, elle toussait, mais ne poussait pas la porte. La dernière petite fille, dans les six ans, dormait sur le plancher, comme assise, repliée sur elle-même et la tête fourrée dans le divan. Un petit garçon, d'une année plus âgé, était tout tremblant dans un coin et pleurait : on venait sans doute de le battre. La fille aînée, dans les neuf ans, assez grande et mince comme une allumette, dans une mauvaise chemise toute déchirée et un burnous de drap de dames usé jeté sur ses épaules nues, qui avait été fait pour elle sans doute deux ans auparavant, car il ne lui arrivait même plus aux genoux, était debout dans le coin à côté de son petit frère, dont elle entourait le cou de son long bras desséché comme une allumette. Elle cherchait sans doute à le calmer en lui chuchotant quelque chose, elle l'empêchait par tous les moyens de se remettre à pleurnicher, et en même temps avec crainte elle suivait sa mère de ses grands yeux noirs immenses, qui paraissaient encore plus grands dans son petit minois décharné et épouvanté.

Marmeladov, sans entrer dans la pièce, tomba à genoux sur le seuil, en poussant Raskolnikov devant. La femme, apercevant l'inconnu, s'arrêta distraitement devant lui, comme reprenant conscience pour un instant et se posant la question : « Pourquoi donc celui-là est-il entré ? » Mais sans doute se figura-t-elle aussitôt qu'il allait dans les autres

pièces, puisque la leur était de passage. Ayant ainsi raisonné et sans faire plus attention à lui, elle se dirigea vers la porte d'entrée pour la pousser : soudain elle lâcha un cri. Elle avait aperçu son mari à genoux sur le seuil.

– Ah ! s'écria-t-elle hors d'elle-même, te voilà revenu ! Bagnard ! Monstre !... L'argent où est-il ? Qu'est-ce que tu as dans la poche, montre ? Et les habits ? Où sont tes habits ? Où est l'argent ? Parle...

Et elle se jeta sur lui pour le fouiller. Marmeladov, docile et soumis, écarta les bras des deux côtés pour lui faciliter la visite de ses poches. Il n'y avait plus un kopek.

– Où est l'argent ? criait-elle. Oh ! Seigneur, est-ce qu'il aurait tout bu ! Douze roubles, qui restaient dans le coffre !... Et soudain, dans sa rage, elle le saisit par les cheveux et le traîna dans la chambre. Marmeladov lui facilitait la tâche en rampant humblement derrière elle sur les genoux.

– Ça aussi, c'est pour moi une jouissance ! Ça ne me fait pas mal, c'est une jou-i-ssan-ce, mon cher mon-sieur, criait-il, tandis qu'il était tiré par les cheveux et même une fois avait heurté du front le plancher. L'enfant qui dormait par terre se réveilla et pleura. Le petit garçon du coin ne put se contenir, eut un tremblement, cria et se jeta vers sa sœur dans une épouvante terrible, presque des convulsions. La fille aînée tremblait comme une feuille.

– Il a tout bu ! tout, tout ! criait dans son désespoir la pauvre femme, et même ses habits ne sont plus là ! Ils ont faim, ils ont faim ! (En se tordant les bras, elle montrait les enfants.) Ô, trois fois maudite existence ! Et vous, vous n'avez pas honte – elle s'était jetée soudain contre Raskolnikov – vous sortez du cabaret ! Tu as bu avec lui ? Tu as bu aussi avec lui ! Hors d'ici !

Le jeune homme se hâta de se retirer, sans dire un mot. La porte intérieure, au surplus, s'était ouverte toute grande, laissant apercevoir plusieurs curieux. On voyait se tendre des têtes rieuses, insolentes, avec des cigarettes, des pipes, des calottes. On distinguait des silhouettes en robes de

chambre, même tout à fait déboutonnées, en costumes estivaux jusqu'à l'indécence, quelques-unes avec des cartes entre les mains. Ils riaient avec une particulière gaieté tandis que Marmeladov, traîné par les cheveux, criait que cela lui était une jouissance. Ils avaient même commencé à entrer dans la pièce. Enfin se fit entendre un cri perçant et sinistre : c'était Amélie Lippewechsel en personne qui s'avancait pour rétablir l'ordre à sa façon et, pour la centième fois, frapper d'épouvante la malheureuse en lui ordonnant avec force injures de vider les lieux dès le lendemain. En s'en allant, Raskolnikov eut le temps de plonger la main dans sa poche et d'y ramasser ce qu'il put trouver de petites pièces de cuivre, la monnaie du rouble changé au cabaret : il les posa sans être aperçu sur la fenêtre. Ensuite, dans l'escalier, il réfléchit et voulut revenir.

« Allons, quelle sottise ai-je faite, pensa-t-il, ils ont leur Sonia, tandis que moi j'en avais besoin. » Mais ayant décidé qu'il était impossible maintenant de reprendre son argent et que de toute façon il ne l'aurait point repris, il fit un geste d'abandon et se mit en route pour rentrer chez lui. « Sonia aussi en a besoin, pour ses pommades, continua-t-il tout en marchant dans la rue, en riant méchamment ; elle coûte de l'argent, cette propreté-là... Hum ! Et puis la petite Sonia, peut-être qu'elle reviendra bredouille aujourd'hui, parce que là aussi il y a un risque, c'est la chasse à la bête rare... la chasse à la pépète... et alors demain ils seraient tous dans de jolis draps sans mon argent... Hardi, Sonia ! Ils ont trouvé là un joli filon, quand même ! Et ils en profitent ! Car ils en profitent ! Et ils en ont pris l'habitude. On a pleuré un peu, et on a pris l'habitude. Notre gredin de semblable s'habitue à tout ! »

Il réfléchit.

– Et puis si j'ai menti, s'écria-t-il soudain malgré lui, si vraiment l'homme n'est pas un gredin, je veux dire l'homme en général, toute la race humaine, c'est donc que tout le reste n'est que préjugés, craintes inspirées du dehors, et qu'il n'y a rien d'interdit, et que c'est bien ainsi qu'il en doit être !...

### CHAPITRE III

Le lendemain, il se réveilla tard, après un sommeil troublé. Ce sommeil ne l'avait pas reposé. Il se réveilla bilieux, irritable, de mauvaise humeur, et considéra avec haine sa chambrette. C'était une cage minuscule, de six pas peut-être de long, qui avait un air misérable avec son papier jaunâtre poussiéreux, se décollant partout des murs. Elle était si basse qu'une personne un peu grande s'y sentait mal : on avait toujours l'impression qu'on allait se heurter la tête au plafond. Le mobilier répondait au local : trois vieilles chaises qui n'étaient pas en parfait état, une table de bois peint dans un coin, portant plusieurs cahiers et des livres ; à cela seul qu'ils étaient couverts de poussière, on comprenait que depuis longtemps aucune main n'y avait touché ; enfin, un grand sofa difforme, qui occupait presque tout un mur et la moitié de la largeur de la pièce, qui avait été jadis recouvert d'indienne, mais qui maintenant était en lambeaux, et qui servait de lit à Raskolnikov. Souvent il dormait là, comme il était, sans se dévêtir, sans drap, se couvrant de son vieux manteau d'étudiant tout usé, avec un petit coussin au chevet, sous lequel il mettait tout ce qu'il avait de linge, propre ou sale, pour avoir la tête plus haute. Devant le sofa était une petite table.

Il était difficile de tomber plus bas, de se négliger davantage. Mais Raskolnikov y trouvait même plaisir, dans son état d'âme actuel. Il s'était retiré délibérément loin des hommes, comme une tortue sous sa carapace, et même la vue de la femme qui était chargée de faire le service et qui parfois jetait un coup d'œil dans la chambre suscitait chez lui de l'irritation et des convulsions. C'est ce qui arrive à certains monomanes trop concentrés sur quelque idée. Sa logeuse avait depuis quinze jours déjà cessé de lui envoyer des repas, et il n'avait pas encore pensé à aller s'expliquer avec elle, bien qu'il fût privé de nourriture. Nastassia, la cuisinière et l'unique servante de la logeuse, était en partie

satisfaite de cette humeur du locataire et avait complètement cessé de faire le ménage et de balayer chez lui : une fois seulement par semaine, comme par mégarde, elle prenait parfois le balai. C'était elle qui venait de le réveiller maintenant.

– Debout, qu'est-ce que tu as à dormir ! cria-t-elle de son haut. Il est plus de neuf heures. Je t'ai apporté du thé ; tu veux du thé ? Pour sûr tu as le ventre creux ?

Le locataire ouvrit les yeux, tressaillit et reconnut Nastassia.

– Du thé de la patronne, pas possible ? demanda-t-il, en se soulevant lentement et d'un air souffreteux sur le sofa.

– De la patronne ? pas de danger.

Elle posa devant lui sa théière à elle, fêlée, avec du thé déjà usagé, et y mit deux petits morceaux de sucre jauni.

– Tiens, Nastassia, prends ça, dit-il en cherchant dans sa poche (il avait dormi en effet tout habillé) et en sortant une petite poignée de billon, et va m'acheter un petit pain. Prends aussi à la charcuterie un peu de saucisson pas trop cher.

– Le pain, je te l'apporte tout de suite, mais au lieu de saucisson tu ne veux pas de la soupe aux choux ? Une bonne soupe, celle d'hier. Déjà hier je t'en avais gardé, mais tu es rentré trop tard. Une bonne soupe aux choux.

Quand la soupe eut été apportée et qu'il l'attaqua, Nastassia s'installa à son côté sur le sofa et se mit à bavarder. C'était une femme de la campagne et une femme très bavarde.

– Praskovia Pravlovna veut aller à la police se plaindre de toi, dit-elle.

Il fronça fortement les sourcils.

– À la police ? Qu'est-ce qu'elle réclame ?

– Tu ne la payes pas et tu ne libères pas la chambre. C'est clair, ce qu'elle veut.

– Eh ! il ne manquait plus que ça ! marmotta-t-il en grinçant des dents. Non, maintenant... ça tombe mal...

C'est une sottise ! ajouta-t-il à haute voix. Dès aujourd'hui je vais aller la trouver, je lui parlerai.

– Pour être une sottise elle en est une, et moi aussi j'en suis une, mais toi, l'intelligent, qu'est-ce que tu as à rester étendu comme un sac, sans faire de profit à personne ? Avant, tu dis que tu allais donner des leçons aux enfants, et maintenant pourquoi tu ne fais rien ?

– Je fais..., dit Raskolnikov d'un air contraint et mécontent.

– Qu'est-ce que tu fais ?

– Un travail...

– Quel travail ?

– Je pense, répondit-il sérieusement, après un silence.

Nastassia éclata de rire. Elle était riieuse, et quand l'occasion se présentait, elle riait doucement, en se balançant, secouée de tout son corps, jusqu'au moment où la tête lui tournait.

– Et tu as gagné beaucoup d'argent, comme ça, en pensant ? put-elle dire enfin.

– Sans bottes, pas moyen d'aller donner des leçons. D'ailleurs je crache là-dessus.

– Allons, ne crache pas dans le puits.

– Les leçons, ça ne rapporte que des gros sous. Qu'est-ce qu'on peut faire avec ? continua-t-il à contrecœur, comme répondant à ses propres pensées.

– Alors tu voudrais tout de suite tout un capital ? Il la regarda d'un air singulier.

– Oui, tout un capital, répondit-il fermement, après un silence.

– Vas-y plus doucement, autrement tu peux faire peur aux gens. C'est un peu effrayant. Et le petit pain, faut-il aller le chercher, ou non ?

– Comme tu veux.

– Ah ! j'avais oublié ! Il est arrivé hier une lettre pour toi en ton absence.

– Une lettre ! Pour moi ! De qui ?

– De qui, je n'en sais rien. Mais j'ai donné trois kopeks de ma poche au facteur. Tu me les rendras ?

– Apporte-la donc, pour l'amour de Dieu, apporte-la ! s'écria Raskolnikov tout ému. Seigneur !

Un instant après la lettre était là. C'était bien cela : une lettre de sa mère, de la province de R... Il pâlit en la prenant. Depuis longtemps déjà il ne recevait plus de lettres ; mais maintenant il y avait quelque chose d'autre encore qui soudain lui serrait le cœur.

– Nastassia, pour l'amour de Dieu, va-t'en. Voici tes trois kopeks, mais pour l'amour de Dieu, va-t'en vite !

La lettre tremblait entre ses mains ; il ne voulait pas la décacheter devant elle : il voulait rester seul à seul avec cette lettre. Une fois Nastassia sortie, il la porta vite à ses lèvres et la baisa ; ensuite il regarda longuement l'écriture de l'adresse, cette chère et familière écriture menue et un peu penchée de sa mère, qui lui avait appris jadis à lire et à écrire. Il retardait le moment ; il avait même l'air de craindre quelque chose. Enfin, il l'ouvrit : la lettre était longue, compacte, pesait une once ; deux grandes feuilles de papier à lettres couvertes d'écriture menue, menue.

« Mon cher Rodia, écrivait la mère, voici déjà plus de deux mois que je n'ai pas conversé avec toi par écrit. J'en ai souffert moi-même, et certaines nuits je ne dormais pas, en y pensant. Mais sûrement tu ne m'accuseras pas de ce silence involontaire. Tu sais combien je t'aime. Tu es notre unique, à Dounia et à moi, tu es tout pour nous, tout notre espoir, toute notre consolation. Que n'ai-je pas senti quand j'ai appris que depuis plusieurs mois déjà tu avais abandonné l'Université faute d'avoir de quoi t'entretenir, et que tes leçons et autres ressources avaient cessé ! En quoi pouvais-je t'aider, avec mes cent vingt roubles par an de pension ? Les quinze roubles que je t'ai envoyés il y a quatre mois, je les ai empruntés, comme tu sais, sur cette pension, à notre marchand d'ici, Athanase Ivanovitch Vakhrouchine. C'est un brave homme, et il était déjà l'ami de ton père.

Mais après lui avoir donné le droit de toucher pour moi ma pension, j'ai dû attendre d'avoir remboursé ma dette, ce qui vient seulement maintenant d'être fait, de sorte que pendant tout ce temps je ne pouvais rien t'envoyer. Mais maintenant, grâce à Dieu, je crois que je peux t'envoyer quelque chose, et d'ailleurs, en général, nous pouvons maintenant nous flatter d'avoir du bonheur, ce que je me hâte de te communiquer. Et d'abord, ne le devines-tu pas, mon cher Rodia, voici déjà six semaines que ta sœur habite avec moi, et désormais nous ne nous séparerons plus. Grâce à Dieu, ses tourments sont finis, mais je te raconterai tout dans l'ordre, pour que tu saches comment c'est arrivé, et tout ce que nous t'avons caché jusqu'ici. Quand tu m'écrivais, il y a deux mois, que tu avais appris que Dounia souffrait toutes sortes de grossièretés chez les seigneurs Svidrigaïlov, et que tu me demandais des explications précises, qu'est-ce que je pouvais te répondre alors ? Si je t'avais écrit toute la vérité, sans doute tu aurais tout abandonné et tu serais venu, à pied s'il avait fallu, nous retrouver, parce que je connais ton caractère et tes sentiments : tu n'aurais pas laissé offenser ta sœur. Moi-même j'étais au désespoir, mais que pouvais-je faire ? D'ailleurs moi-même je ne savais pas à ce moment-là toute la vérité. Et surtout la difficulté était que notre chère Dounia, en entrant chez eux l'année dernière comme gouvernante, avait reçu d'avance cent roubles, qui devaient lui être décomptés chaque mois de son salaire, et par conséquent elle ne pouvait pas quitter sa place avant de s'être acquittée. Cette somme (je peux maintenant tout t'expliquer, mon petit Rodia adoré), elle l'avait acceptée surtout pour t'envoyer ces soixante roubles dont tu avais tant besoin et que tu as reçus de nous l'année passée. Nous t'avons trompé, en t'écrivant que c'étaient les économies de Dounia, mais ce n'était pas vrai, et maintenant je te confie toute la vérité, parce que tout a changé subitement, en mieux, par la volonté de Dieu, et pour que tu saches combien Dounia t'aime et combien inestimable est son cœur. En réalité, monsieur Svidrigaïlov l'a traitée dès

le début très grossièrement, en lui adressant toutes sortes d'impolitesses et de moqueries à table... Mais je ne veux pas me lancer dans tous ces détails pénibles, de peur de te troubler inutilement, alors que tout est fini à présent. En un mot, malgré la conduite noble et bonne de Marthe Petrovna, la femme de monsieur Svidrigaïlov, et de tous les autres dans la maison, notre petite Dounia était très malheureuse, surtout quand monsieur Svidrigaïlov était, selon sa vieille habitude de l'armée, sous l'influence de Bacchus. Mais qu'est-il arrivé ensuite ? Figure-toi que cet hurluberlu depuis longtemps déjà s'était pris de passion pour Dounia, mais cachait tout le temps cette passion sous des airs de grossièreté et de mépris. Peut-être que lui-même en avait honte et était épouvanté, à son âge, père de famille, de nourrir des espérances aussi frivoles ; et c'est pourquoi il en voulait malgré lui à Dounia. Peut-être aussi que, avec ses grossièretés et ses railleries, il voulait seulement cacher la vérité aux autres. Mais enfin il n'y tint plus et osa faire à Dounia une proposition ignoble et trop claire, en lui promettant toutes sortes de récompenses et en outre de tout abandonner pour s'en aller avec elle dans une autre de ses propriétés ou bien même à l'étranger. Peux-tu te représenter toutes ses souffrances ! Abandonner tout de suite la place, c'était impossible non seulement à cause de la dette d'argent, mais aussi par pitié pour Marthe Petrovna, qui aurait pu tout à coup concevoir des soupçons, et par conséquent on aurait dû semer la désunion dans la famille. D'ailleurs pour ma petite Dounia ç'aurait été un grand scandale ; ça ne se serait pas passé si simplement. Il y avait d'autres raisons aussi, de sorte que Dounia ne pouvait absolument pas compter échapper à cette effroyable maison avant six semaines. Bien sûr, tu connais Dounia, tu sais comme elle est intelligente et quel fort caractère elle a. Ma petite Dounia peut beaucoup supporter, et même dans les occasions les plus extrêmes elle peut trouver en elle assez de grandeur d'âme pour ne pas perdre sa fermeté. Elle ne m'a même rien écrit de tout cela, pour ne pas me troubler, et

pourtant nous échangeions souvent des nouvelles. Eh bien, le dénouement est arrivé de façon inattendue. Marthe Petrovna, par hasard, entendit son mari en train de supplier Dounia dans le jardin et, comprenant tout de travers, elle accusa de tout Dounia, pensant que c'était elle qui en était la cause. Il y eut alors entre elles dans le jardin une scène terrible : Marthe Petrovna alla jusqu'à frapper Dounia, elle ne voulait rien entendre, elle cria toute une heure, et enfin elle ordonna de me renvoyer Dounia ici à la ville sur une simple charrette de paysan, sur laquelle on avait jeté toutes ses affaires, son linge, ses vêtements, n'importe comment, sans les emballer ni les ficeler. Justement il se mit alors à pleuvoir à verse et Dounia, offensée et couverte de honte, a été obligée de parcourir avec un paysan dix-sept verstes dans une voiture découverte. Pense seulement ce que je pouvais t'écrire dans une lettre, en réponse à celle que j'avais reçue de toi il y a deux mois, et à propos de quoi écrire ? Moi-même j'étais au désespoir ; je n'osais pas t'écrire la vérité, parce que tu aurais été trop malheureux, trop peiné et indigné, et puis qu'est-ce que tu aurais pu faire ? Peut-être même te finir, et puis ma Dounia l'avait défendu ; quant à remplir ma lettre de bêtises, de n'importe quoi, alors que j'avais dans mon cœur une telle peine, c'était impossible. Tout un mois les commérages ont couru notre ville à propos de cette histoire, et les choses en sont venues au point que nous ne pouvions même plus aller à l'église, Dounia et moi, à cause des regards méprisants et des chuchotements ; on en parlait même à haute voix devant nous. Toutes nos connaissances nous tournaient le dos, tous avaient cessé même de nous saluer, et j'ai appris de source sûre que les commis de certains marchands et certains petits scribes voulaient nous infliger une basse offense en enduisant de goudron notre porte cochère, si bien que les propriétaires ont émis l'exigence que nous vidions les lieux. La cause de tout cela, c'était Marthe Petrovna, qui s'était permis d'accuser et de salir Dounia dans toutes les maisons. Elle connaît tout le monde chez nous et durant ce mois-là

elle venait sans cesse à la ville et, comme elle est un peu bavarde et qu'elle aime raconter ses affaires de famille et surtout se plaindre de son mari à tous et à chacun, ce qui n'est pas bien du tout, alors elle a colporté aussi toute l'histoire, en un rien de temps, non seulement à travers la ville, mais aussi à travers le district. Je suis tombée malade, mais Dounia a été plus forte que moi : si tu avais vu comme elle supportait tout, comme elle me consolait et m'encourageait ! C'est un ange. Enfin, par la miséricorde divine, nos souffrances ont été abrégées : monsieur Svidrigaïlov est rentré en lui-même et s'est repenti, et sans doute par pitié pour Dounia, il a présenté à Marthe Petrovna des preuves complètes et évidentes de l'innocence de ma petite Dounia, et plus précisément une lettre que Dounia, avant que Marthe Petrovna les ait trouvés dans le jardin, avait été obligée d'écrire et de remettre à monsieur Svidrigaïlov pour refuser les déclarations personnelles et les entrevues secrètes qu'il réclamait avec insistance, lettre qui, après le départ de Dounia, était restée entre les mains de monsieur Svidrigaïlov. Dans cette lettre elle lui reprochait de la façon la plus ardente et avec une vive indignation sa conduite indigne précisément à l'égard de Marthe Petrovna, en lui faisant observer qu'il était père et chef de famille et enfin combien il était vil de sa part de tourmenter et de rendre malheureuse une jeune fille sans défense et déjà assez infortunée. En un mot, mon cher Rodia, celle lettre était si noble et si touchante que j'ai fondu en larmes en la lisant, et jusqu'à ce jour je ne peux pas la lire sans pleurer. En outre, pour la justification de Dounia, il y a eu les témoignages des serviteurs qui avaient vu et qui savaient beaucoup plus de choses que ne le supposait monsieur Svidrigaïlov, comme cela arrive toujours. Marthe Petrovna fut absolument stupéfaite et « tuée une seconde fois », comme elle nous l'a avoué elle-même, mais en revanche elle fut absolument convaincue de l'innocence de Dounia, et dès le lendemain, un dimanche, elle se rendit directement à la grande église et supplia à genoux et en larmes la Sainte Vierge de lui donner

la force de supporter cette nouvelle épreuve et d'accomplir son devoir. Ensuite, au sortir de l'église, sans s'arrêter nulle part, elle est venue tout droit chez nous, elle nous a tout raconté en pleurant amèrement et, toute repentante, elle a longuement embrassé Dounia en la suppliant de lui pardonner. Dans la même matinée, sans perdre un instant, aussitôt après nous, elle s'est rendue dans toutes les maisons de la ville, et partout, avec les expressions les plus flatteuses pour notre chère Dounia, en versant des larmes, elle a rétabli son innocence et la noblesse de ses sentiments et de sa conduite. Bien plus, elle montrait à tous et lisait à haute voix la propre lettre de Dounia à monsieur Svidrigaïlov et même elle en laissait prendre copie (ce qui, à mon avis, est excessif). Ainsi il lui a fallu plusieurs jours de suite faire le tour de toutes les maisons, parce que certains commençaient à s'offenser qu'elle ait donné la préférence à d'autres, et alors il y a eu des queues d'établies : dans chaque maison on l'attendait d'avance, et tout le monde savait que tel jour Marthe Petrovna lirait cette lettre à tel endroit, et pour chacune de ces lectures se rassemblaient même les gens qui avaient déjà entendu la lettre plusieurs fois, ou bien chez eux ou bien chez d'autres connaissances, à tour de rôle. Mon opinion, c'est qu'il y avait là quelque chose de trop, beaucoup de trop ; mais Marthe Petrovna est ainsi faite. En tout cas, elle a complètement rétabli l'honneur de Dounia, et toute l'ignominie de cette affaire est retombée, comme une honte ineffaçable, sur son mari, en tant que principal coupable, au point que moi, j'en ai même pitié ; on a été trop sévère avec cet hurluberlu. Dounia a été aussitôt invitée à donner des leçons dans plusieurs maisons, mais elle a refusé. En général, tout le monde s'est mis à la traiter avec un respect particulier. Tout cela a contribué surtout à cette occasion inespérée grâce à laquelle toute notre destinée, on peut le dire, est maintenant changée. Apprends, mon cher Rodia, que Dounia a été demandée en mariage, et qu'elle a déjà donné son consentement, ce dont je me hâte de t'informer au plus vite. Quoique la chose ait été faite sans

te consulter, je pense que tu n'élèveras de plainte ni contre moi ni contre ta sœur, car tu verras toi-même, par les faits mêmes, qu'il aurait été impossible d'attendre et de remettre jusqu'à réception de ta réponse. D'ailleurs tu n'aurais pas pu, de loin, juger avec exactitude. Eh bien, voici comment c'est arrivé. Il est déjà conseiller aulique, Pierre Petrovitch Loujine, et parent éloigné de Marthe Petrovna, qui a beaucoup aidé. Il a commencé par exprimer, par son intermédiaire à elle, le désir de faire notre connaissance ; il a été reçu comme il faut, a bu le café, et, dès le lendemain, a envoyé une lettre où il faisait très poliment sa déclaration et demandait une réponse rapide et catégorique. C'est un homme occupé et dans les affaires, et maintenant il doit rentrer vite à Pétersbourg, parce que pour lui chaque minute est précieuse. Naturellement, nous avons été d'abord très étonnées, parce que tout cela est arrivé très vite et inopinément. Toutes deux nous avons réfléchi et examiné la chose toute la journée. C'est un homme de bonne réputation et qui a de la fortune, il travaille dans deux places et il a déjà un capital à lui. Sans doute, il a déjà quarante-cinq ans, mais il a un extérieur assez agréable et peut encore plaire aux femmes, et d'ailleurs d'une façon générale c'est un homme très posé et très convenable, seulement un peu sévère et, pourrait-on dire, hautain. Mais peut-être que ce n'est qu'une apparence, à première vue. Au fait, je te préviens, mon cher Rodia, quand tu le verras à Pétersbourg, ce qui arrivera très prochainement, ne juge pas trop vite ni trop impétueusement, comme c'est ton caractère, si à première vue quelque chose ne te plaît pas chez lui. Je te le dis à tout hasard, bien que je sois persuadée qu'il produira sur toi une impression favorable. D'ailleurs, pour bien connaître un homme quel qu'il soit, il faut l'approcher prudemment et peu à peu, pour ne pas tomber dans l'erreur et la prévention, bien difficiles ensuite à corriger et à effacer. Pierre Petrovitch, à plusieurs signes du moins, est un homme tout à fait respectable. Dès sa première visite il nous a déclaré qu'il était un homme positif, mais qu'il

partageait sur bien des points, selon son expression, “les convictions de nos jeunes générations”, et qu’il était ennemi de tous les préjugés. Il a dit encore beaucoup de choses, parce qu’il a l’air d’être un peu vaniteux et qu’il aime bien être écouté, mais, n’est-il pas vrai, c’est à peine un défaut. Moi, bien sûr, je n’ai pas compris grand-chose, mais Dounia m’a expliqué que s’il n’avait pas une grande instruction, il n’en était pas moins intelligent et qu’il semblait bon. Tu connais le caractère de ta sœur, Rodia. C’est une fille ferme, sensée, patiente et généreuse, bien qu’elle ait le cœur ardent : je l’ai très bien étudiée. Naturellement, ni de sa part à elle, ni de son côté à lui, il n’y a là d’amour véritable, mais Dounia, outre qu’elle est une fille de tête, est en même temps aussi une créature noble comme un ange, et elle se fera un devoir de rendre heureux un mari qui, à son tour, se souciera de son bonheur à elle, chose dont nous n’avons jusqu’ici aucune raison majeure de douter, bien que l’affaire ait été conclue un peu vite, il faut l’avouer. En outre, c’est un homme qui sait fort bien calculer, et naturellement il verra lui-même que son propre bonheur conjugal sera d’autant plus sûr que notre Dounia sera plus heureuse avec lui. Que font après cela certaines inégalités de caractère, certaines habitudes anciennes et même certains désaccords d’idées (toutes choses qu’il est impossible d’éviter dans les unions même les plus heureuses) ? À ce sujet Dounia m’a dit qu’elle comptait sur elle-même, et qu’il n’y avait pas à s’inquiéter, qu’elle pouvait beaucoup prendre sur elle, à condition qu’ensuite les relations soient loyales et équitables. Lui, par exemple, à moi aussi il m’a semblé d’abord un peu brutal ; mais cela peut provenir justement de ce qu’il est franc, et c’est sûrement cela. Par exemple, lors de sa seconde visite, déjà agréé, il a déclaré au cours de la conversation que, déjà avant de connaître Dounia, il avait résolu de choisir une jeune fille honnête, mais sans dot, et une jeune fille qui aurait connu obligatoirement la misère ; parce que, ainsi qu’il l’a expliqué, un mari ne doit rien devoir à sa femme et c’est beaucoup mieux si la femme voit

dans son mari un bienfaiteur. J'ajoute qu'il l'a dit un peu moins brutalement et plus aimablement que je ne l'ai écrit, parce j'ai oublié son expression véritable, mais je me souviens bien de l'idée, et en plus il a dit cela absolument sans préméditation, mais visiblement cela lui a échappé dans le feu de la conversation, si bien qu'ensuite il a essayé de se rattraper et d'atténuer ; cela ne m'en a pas moins semblé... , comment dirai-je, un peu brutal, et j'en ai fait part ensuite à Dounia. Mais Dounia m'a répondu, même avec dépit, que les paroles ne sont pas encore la chose, et bien sûr c'est juste. Avant de se décider, ma petite Dounia n'a pas dormi de la nuit, et, supposant que moi je dormais déjà, elle s'est levée et toute la nuit elle a arpenté la chambre ; finalement elle s'est mise à genoux et a prié longuement et chaudement devant l'icône, et le matin elle m'a déclaré qu'elle avait pris sa décision.

« J'ai déjà mentionné que Pierre Petrovitch se rend maintenant à Pétersbourg. Il a là-bas de grosses affaires, il veut ouvrir à Pétersbourg un cabinet public d'avocat. Depuis longtemps déjà il s'occupe de démarches pour toutes sortes de plaintes et de procès, et ces jours derniers il vient de gagner une affaire considérable. Il a absolument besoin d'aller à Pétersbourg parce qu'il a une affaire importante au Sénat. Ainsi, mon cher Rodia, il peut t'être très utile à toi aussi, même en général, et nous avons pensé déjà, Dounia et moi, que dès aujourd'hui tu pourrais commencer décidément ta future carrière et considérer ton sort comme clairement fixé. Oh ! si cela pouvait se réaliser ! Ce serait un tel avantage qu'il faudrait y voir une véritable grâce du Tout-Puissant. Dounia ne fait qu'en rêver. Nous avons déjà risqué quelques mots à ce sujet à Pierre Petrovitch. Il a répondu prudemment, en disant que bien sûr, comme il ne peut pas se passer de secrétaire, il aimait mieux payer un parent qu'un étranger, pourvu seulement que ce parent soit capable d'exercer ces fonctions (toi, comment n'en serais-tu pas capable ?), mais il a exprimé aussitôt l'inquiétude que tes occupations universitaires ne te laissent pas le temps de

travailler chez lui. C'est là qu'on en est resté pour cette fois-là, mais Dounia maintenant ne pense plus à autre chose. À présent, depuis plusieurs jours déjà, dans une véritable fièvre, elle a composé tout un projet selon lequel tu pourrais dans la suite être l'adjoint et même l'associé de Pierre Petrovitch dans ses affaires de procès, d'autant plus que toi-même tu fais ton droit. Moi, Rodia, je suis tout à fait d'accord avec elle et je partage ses plans et ses espoirs, car j'y vois beaucoup de vraisemblance ; et malgré les paroles actuellement évasives de Pierre Petrovitch, bien compréhensibles (puisqu'il ne te connaît pas encore), Dounia est fermement persuadée qu'elle arrivera à cela par sa bonne influence sur son futur mari, et de cela je suis sûre. Naturellement, nous nous sommes gardées de lâcher un mot à Pierre Petrovitch de nos rêves d'avenir et surtout de l'idée que tu pourrais être son associé. C'est un homme positif, et sûrement il le prendrait très mal, parce que tout cela lui paraîtrait n'être que des rêves. De même, ni Dounia ni moi ne lui avons dit un seul mot de notre ferme espoir qu'il nous aiderait à te soutenir financièrement tant que tu es à l'Université ; si nous ne lui avons pas dit, c'est d'abord que cela se fera de soi-même dans la suite et que lui-même, à coup sûr, sans paroles inutiles, t'en fera la proposition (cela, il est impossible qu'il le refuse à notre chère Dounia), d'autant plus que tu peux être son bras droit dans son cabinet et recevoir cette aide non point comme un bienfait, mais comme un salaire mérité. Voilà comment notre Dounia veut arranger les choses, et moi je suis, tout à fait d'accord avec elle. Ensuite, nous ne le lui avons pas dit, parce que je voudrais beaucoup te placer, lors de votre prochaine rencontre, sur un pied d'égalité avec lui. Quand Dounia lui a parlé de toi avec enthousiasme, il a répondu qu'il fallait d'abord examiner chaque homme par soi-même et de près, pour pouvoir en juger, et qu'il se réservait, après avoir fait ta connaissance, de se faire une opinion sur toi. Tu sais, mon Rodia adoré, il me semble, pour certaines raisons (qui d'ailleurs ne se rapportent nullement à Pierre

Petrovitch, mais comme ça, certaines raisons qui me sont proches, personnelles, même peut-être des caprices de bonne femme, de vieille), il me semble que peut-être je ferais mieux après leur mariage de vivre à part, comme je fais maintenant, et non point avec eux. Je suis absolument persuadée qu'il aura la noblesse et la délicatesse de m'inviter et qu'il me proposera de ne pas me séparer de ma fille, et que, s'il ne m'en a pas encore parlé jusqu'à ce jour, c'est naturellement parce que même sans paroles cela va de soi ; mais je refuserai. J'ai remarqué plus d'une fois dans la vie que les belles-mères ne sont guère du goût des maris, et non seulement je ne veux pas leur être à charge le moins du monde, mais moi-même aussi je veux être absolument libre, tant que j'ai ne fût-ce qu'un morceau de pain à moi, et puis des enfants comme toi et ma Dounia. Si c'est possible, je m'installerai auprès de vous deux, parce que, mon Rodia, le plus agréable je l'ai gardé pour la fin : sache donc, mon cher ami, que nous nous trouverons peut-être bientôt réunis tous ensemble et que nous nous embrasserons tous les trois après trois ans presque de séparation ! C'est déjà décidé à *coup sûr*, que Dounia et moi nous nous transportons à Pétersbourg, quand précisément, je l'ignore, mais en tout cas très, très vite, même peut-être dans une semaine. Tout dépend des dispositions de Pierre Petrovitch qui, dès qu'il aura pu se retourner à Pétersbourg, nous le fera savoir. Il voudrait, en raison de certains calculs, hâter le plus possible la cérémonie du mariage et même, s'il y a moyen, la faire avant le jeûne qui vient, ou bien, si ce n'est pas possible à cause du délai trop court, aussitôt après l'Assomption. Oh ! avec quel bonheur je te serrerais sur mon cœur ! Dounia est tout émue de joie à l'idée de te voir et elle a dit un jour, en plaisantant, que rien que pour cela elle épouserait Pierre Petrovitch. C'est un ange ! Elle ne t'écrit rien aujourd'hui, mais elle m'a dit de t'écrire qu'elle aurait tant de choses à te dire, tant de choses, qu'elle n'a même pas envie de prendre la plume parce que, en quelques lignes, elle ne pourrait rien te raconter et ne ferait que s'énerver ;